N° 139 1er Avril 1931.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La contemplation de Jésus au désert

La vie humaine, tant naturelle que surnaturelle, peut être contemplative, active ou mixte. Elle est contemplative ou active suivant qu'elle a pour occupation préférée et principale la contemplation de la vérité ou l'activité extérieure. Dans le langage courant, mixte est un terme de signification si large qu'il se peut appliquer à toute vie religieuse, sacerdotale ou même chrétienne. Pour saint Thomas, en revanche, la vie mixte représente une très spéciale combinaison de la contemplation et de l'action. La première y est exercée en plénitude et d'abord pour elle-même. La seconde y est restreinte aux seules activités par lesquelles se peut communiquer le fruit de la contemplation, c'est-à-dire à l'enseignement religieux sous ses diverses formes.

Nous avons dans la vie publique de Jésus le modèle achevé de la vie surnaturelle mixte. Sa vie cachée fait, à

v.27
1931:2

première vue, l'impression d'être une vie purement active. Mais à qui en pénètre le mystère, elle apparaît toute pleine d'une secrète et incomparable contemplation. Ce n'est pas, cependant, une vie mixte. L'activité extérieure qui la caractérise est celle d'un artisan et non pas d'un docteur. Nous devrions plutôt la qualifier de vie contemplative, si prépondérante s'affirme en elle cette contemplation qui s'exerce en bienheureuse vision de Dieu face à face. Au vrai, elle échappe à nos terrestres classifications. Jésus, par contre, nous a laissé l'exemple de la vie purement contemplative, en sa retraite au désert de Juda.

***

Tout le monde a lu, dans nos évangiles synoptiques, le récit des quarante jours que Jésus, après son baptême, voulut passer dans la solitude. Voici celui de saint Marc, particulièrement évocateur en dépit de sa brièveté : « Aussitôt l'Esprit le poussa au désert. Il était dans le désert pendant quarante jours, tenté par Satan. Il était avec les bêtes, et les anges le servaient » (1, 12-13). Saint Matthieu et saint Luc ajoutent un trait à ce tableau trop sommaire, celui d'un jeûne ininterrompu.

Qu'est-ce que cela? Beaucoup, sans doute, se contenteront de répondre : Une retraite par laquelle Jésus se prépare à son ministère public. L'activité nous fascine à ce point que nous ne concevons guère la vie intérieure qu'au service de l'action. Plus profondément, cette « retraite » représente, dans la vie de Jésus, une courte période purement contemplative.

La vie contemplative pure, c'est, dans un cadre extérieur approprié, l'application préférée et principale à la contemplation. Les évangélistes ne nous disent rien de la contemplation même de Jésus au cours de cette période

de sa vie. Ils se bornent à en retracer le cadre et l'accompagnement.

Le cadre, d'abord. C'est le désert. Nous avons, dans le cas de Jésus, un beau spécimen de vie contemplative érémitique. La suppression de tout commerce avec les hommes y est pratiquement absolue. « Il était avec les bêtes », écrit saint Marc en sa langue concrète et pittoresque. La vie contemplative se réalise aussi en communauté. On y peut même prétendre au milieu du monde. La solitude, néanmoins, y est toujours requise, c'est-à-dire l'éloignement, aussi complet que possible, du commerce des hommes, le « désert ». Nous aurons à revenir sur cette exigence pour la préciser. Jésus, en tout cas, a mené la vie purement contemplative dans son cadre parfait, le vrai désert.

Les évangélistes nous la présentent accompagnée d'un jeûne rigoureux et de spéciales tentations diaboliques. Il est remarquable que ce soit la seule rencontre où ils nous montrent Jésus adonné au jeûne et tenté par le diable. Le récit qu'ils nous ont laissé de sa vie publique ne fait allusion à rien de pareil. Y aurait-il quelque secrète convenance ou liaison du jeûne et des tentations diaboliques à la vie purement contemplative? Ainsi posée en termes généraux, la question nous laisse un peu incertains. Ne serait-il pas plus naturel d'expliquer le fait par des raisons particulières à Jésus? Mais lorsque, plus tard, aux déserts d'Égypte et de Syrie, fleurira la vie contemplative érémitique, elle apparaîtra pareillement marquée de cette austérité du jeûne et battue de ces tentations diaboliques. Plus tard encore, lorsqu'elle s'organisera dans le cadre cénobitique, on la verra conserver la tradition des jeûnes rigoureux et, s'il se peut dire, celle des épreuves diaboliques, dans un degré que ne comportent ni la vie active ni même la vie mixte. Il semble donc que nous ayons affaire

à une convenance ou liaison entre ce régime du jeûne et de la tentation diabolique et la vie purement contemplative elle-même.

Que représente d'abord ce jeûne absolu auquel l'Homme-Dieu a voulu s'assujettir, tandis qu'il vaquait à la vie contemplative érémitique? En lui-même, c'est un acte magnanime de la vertu morale surnaturelle d'abstinence, derrière laquelle s'évoque la présence et l'action de la vertu cardinale de tempérance. Gardons-nous de prononcer ici ce mot de « pénitence », dont la langue spirituelle courante est portée à abuser. Mérite, à proprement parler, le nom de « pénitence », tout acte d'une vertu surnaturelle quelconque, spécialement des vertus du groupe de la tempérance et de la force, dont la vertu infuse de pénitence est l'inspiratrice. Cette vertu, du groupe de la justice, a naturellement ses actes propres, qui sont la contrition, la confession et la satisfaction. Mais la satisfaction, surtout, met le plus souvent à contribution les autres vertus infuses, dont les actes deviennent ainsi des œuvres de la vertu de pénitence ou, comme l'on dit, des « pénitences ». Rien de tout cela n'est applicable à Jésus. Sans aucun péché et radicalement impeccable, l'économie de la grâce sanctifiante ne comportait pas chez lui la vertu infuse de pénitence. Son jeûne n'était pas une « pénitence ». En revanche, ce pouvait fort bien être une œuvre de religion, c'est-à-dire un acte d'abstinence inspiré par la vertu surnaturelle de religion, qui l'aurait ordonné au culte de Dieu, et une œuvre de charité rédemptrice pour nous.

Cette analyse, si, peut-être, elle précise notre question, n'y répond pas. Pourquoi ce jeûne singulier en liaison avec la retraite contemplative de Jésus au désert? Cette retraite entraînait pour lui la suppression de toute vie sociale. « Il était avec les bêtes. » En outre, les évangiles nous donnent clairement à entendre qu'il ne s'y est livré

à aucune activité extérieure, à aucun travail. C'était, en somme, l'abolition de toute vie active.

Or, explique saint Thomas, la vie active est le propre champ d'exercice des vertus morales surnaturelles. Les relations que le chrétien entretient avec ses semblables lui imposent l'exercice constant des vertus morales infuses du groupe de la justice et, subsidiairement, de celles du groupe de la force et de la tempérance. Le travail extérieur représente pour lui une permanente mise en demeure d'avoir à pratiquer les vertus morales surnaturelles de force et de tempérance. L'une et l'autre, la vie sociale et la vie ouvrière, requièrent, pareillement, de quiconque prétend les conduire humainement et chrétiennement, la possession et l'exercice d'une prudence surnaturelle toujours en éveil. La vie active est donc l'école de toutes les vertus morales surnaturelles.

On ne peut pas en dire autant de la vie contemplative. Si elle suppose, solidement établi dans l'âme, l'empire de ces vertus, elle ne provoque pas, par elle-même, à les exercer. Purement contemplative et solitaire, elle ne comporte même que bien peu d'opportunités pour cet exercice, d'opportunités régulières, du moins, et, en quelque sorte, matérielles. L'on ne voit guère d'exception à faire que pour la vertu de religion. Vertu morale, et donc vertu agissante, vertu de la vie active, la religion, par ses actes intérieurs et par certains de ses actes extérieurs, ne peut pas ne pas intervenir, à l'appel de la charité, dans la pure vie contemplative, surtout terrestre et humaine.

C'est entendu. Les vertus morales de Jésus se trouvaient, au désert, comme mises en veilleuse. Mais on voit mal, puisque l'opportunité de les exercer ne se présentait pas, l'inconvénient de cette relative inactivité. Nous disons relative, car qui pourrait douter que Jésus ait effectivement mêlé à sa contemplation les actes intérieurs, dévo-

tion et prière de demande, de la vertu morale de religion et peut-être certains de ses actes extérieurs, presque sûrement celui d'adoration, vraisemblablement celui de louange de Dieu avec le chant des psaumes. Qui pourrait douter qu'il ait exercé la vertu morale d'humilité, dont la religion est inséparable? N'était-ce pas suffisant? Quelle nécessité ou convenance y avait-il d'y ajouter cet exercice massif et arbitraire dont le jeûne est le type?

Au regard de Jésus lui-même, s'il y en avait une, elle ne pourrait se prendre, semble-t-il, que de cette condition de « voyageur », à laquelle il se trouvait, en partie, soumis pour sa vie surnaturelle. Cette condition, à la différence de celle dont jouit dans le ciel l'humanité glorifiée, comporterait-elle, de soi, un exercice étendu et vraiment probant des vertus morales surnaturelles proprement humaines de tempérance et de force? Il n'est pas défendu de le penser. La vie contemplative érémitique ne lui offrant pas, par elle-même, d'occasions propices à cet exercice, il se serait préoccupé d'y pourvoir en s'astreignant, de son libre choix, à ce jeûne rigoureux.

Mais la vie de grâce, chez l'Homme-Dieu, avait mission d'être, à notre intention et bénéfice, une vie exemplaire. Et, comme le reste, sa vie de contemplation pure au désert. Il devait la conduire de telle manière que quiconque, dans la suite, serait appelé à la vie purement contemplative, y pût trouver le juste modèle qu'il aurait à reproduire selon ses forces. Les Pères et les Docteurs de l'Église ont développé à l'envi cette considération, mais sans application bien particulière à la vie contemplative.

C'est pourtant aux contemplatifs tout spécialement que Jésus, semble-t-il, destine cet exemple, cette invitation, dirais-je, d'avoir à suppléer, par un régime approprié, à ce notable ralentissement de l'activité des vertus morales qu'entraîne, de soi, l'abandon de la vie active pour la vie

contemplative. D'autant qu'il s'agit dans leur cas, non pas simplement d'une convenance générale, mais d'une véritable exigence de leur contemplation elle-même. La contemplation, nous dit saint Thomas, à laquelle les vertus morales n'ont point de part directe, présuppose leur empire bien établi. Elle exige, en effet, la paix extérieure et la liberté intérieure de l'âme que, seules, des vertus morales surnaturelles portées à une vraie perfection sont capables d'assurer. Quiconque prétend se consacrer à la contemplation doit donc, non seulement posséder toutes les vertus morales infuses, à quoi suffirait l'état de grâce, mais leur assurer, par un exercice approprié, un juste empire sur sa conduite et sur ses passions. Ainsi donc, d'une part, celui qui aspire à la contemplation se doit retirer de la vie active, qui l'absorberait, et, d'autre part, l'école, commune et normale, des vertus morales c'est cette même vie active. Il s'en retirera, puisqu'il le faut, mais à charge d'organiser de quelque autre manière l'indispensable exercice qui portera ses vertus morales à leur juste perfection ou les y maintiendra. La situation diffère selon qu'il s'agit de contemplatif en solitude ou en vie commune. Mais, dans l'un et l'autre cas, comme substitut des salutaires sommations morales de la vie active, une ascèse spéciale s'impose, dont le jeûne de Jésus au désert est le prototype et le symbole sacré. La vie active ou même mixte se conçoit sans l'accompagnement d'une discipline ascétique spéciale. On n'oserait en dire autant de la vie contemplative. Retenons cette leçon que Jésus a voulu nous donner.

***

Saint Matthieu et saint Luc nous ont raconté la triple tentation diabolique dont fut éprouvée la retraite contemplative de Jésus au désert. On dirait, à les lire, qu'elle ne

s'est produite que tout à la fin et les quarante jours écoulés. C'est possible, mais non pas sûr. Le récit de saint Marc nous donnerait plutôt l'impression contraire. « Il était, écrit-il, dans le désert pendant quarante jours, tenté par Satan. » Quoi qu'il en soit, saint Matthieu suppose clairement une liaison entre ces tentations diaboliques et la retraite contemplative de Jésus, dont il nous dit qu'il « fut conduit au désert par l'Esprit pour être tenté par le diable ».

Cette liaison est d'ailleurs manifeste, surtout pour les deux premières tentations. Celle des pierres à changer en pains est amenée par le jeûne prolongé de Jésus, dont nous avons vu qu'il était l'accompagnement normal de sa contemplation et par la difficulté de trouver à manger en la solitude du désert. La seconde tentation : « Si tu es fils de Dieu, jette-toi en bas », semble vouloir exploiter certains sentiments que l'excellence même de la vie contemplative est supposée avoir renforcés dans l'âme de Jésus. N'y a-t-il pas éprouvé avec une particulière douceur l'intimité de ses rapports avec Dieu? La troisième tentation elle-même : « Je te donnerai tout cela si, prosterné, tu m'adores », pourrait se rattacher à l'un des thèmes caractéristiques de la contemplation de Jésus, à savoir l'accomplissement de sa mission messianique.

Cet épisode de la vie de l'Homme-Dieu pose à notre esprit de multiples problèmes. Saint Paul, à la vérité, justifie la tentation même de Jésus par une considération qui ne peut que nous toucher : « Nous n'avons pas, écrit-il, un grand prêtre incapable de compatir à nos faiblesses, mais un grand prêtre qui a été éprouvé de toutes manières, comme nous-mêmes, à l'exclusion du péché » (Hébr., IV, 15). Nous comprenons aussi que pour Jésus, dont la psychologie était en ordre parfait, la tentation ne pouvait venir que du dehors, c'est-à-dire du monde et de

Satan. Mais pourquoi est-elle venue de Satan plutôt que du monde et pourquoi au désert, tandis qu'il y vaquait à la vie purement contemplative? Et dans le cas personnel de Jésus, c'est, d'une certaine manière, le problème des tentations spéciales auxquelles sont d'ordinaire soumises les âmes solitaires et contemplatives qui se pose. Cette fois encore, l'histoire de Jésus a valeur d'exemple.

Ce n'est pas à dire, bien entendu, que nous puissions assimiler entièrement le cas de Jésus et celui des autres contemplatifs. Ils comportent, cependant, deux éléments en eux-mêmes semblables, la solitude et la contemplation.

La solitude, d'abord, au désert ou au cloître, ou, à tout le moins, au milieu même du monde. Il en résulte que si la vie des contemplatifs doit comporter des tentations d'origine extérieure, ces tentations ne pourront être que diaboliques. Dieu lui-même ne tente personne, et le contact avec le monde, cet autre possible tentateur, est rompu. Et comme il serait anormal que la vie des contemplatifs ne comportât point de tentations d'origine externe, l'on doit s'attendre, sans se perdre pour autant en des imaginations vaines, à ce que le démon s'occupe d'eux plus que de ceux qui vivent dans le monde. Pour ceux-ci d'autres embûches, déjà, sont préparées, celles du monde. Jésus aux prises avec Satan dans la solitude, c'est un précédent qui doit instruire les contemplatifs et qui peut les consoler.

Saint Thomas, prenant à son compte le mot d'Aristote sur la solitude, nous dit qu'elle ne convient tout à fait qu'à Dieu et aux bêtes, à Dieu dont la perfection se suffit, aux bêtes dont l'imperfection limite les besoins. A Dieu, commente-t-il, et aux parfaits, qui sont des êtres tout divins. Aux autres, qui sont la généralité des contemplatifs, la solitude est à la fois bienfaisante et redoutable. Bienfaisante, parce qu'elle les tient à l'abri des séductions

du monde. Redoutable, parce qu'elle les livre à eux-mêmes. Ce perpétuel tête-à-tête avec soi-même développe souvent chez les contemplatifs une étrange sensibilité, dont les personnes qui mènent, dans le monde, la vie active, s'étonnent et parfois se scandalisent. Cette sensibilité, à son tour, donne naissance ou accroissement à des épreuves intérieures, tout ensemble enfantines et subtiles, souvent très dures, lesquelles, dans les intentions de Dieu, sont destinées à purifier et à détacher des âmes qui, dans la solitude où elles vivent, se trouvent soustraites aux coups, eux aussi sanctifiants, de la vie dans le monde. Le Saint-Esprit lui-même, lorsqu'il le juge à propos, utilise cette sensibilité au bénéfice de ce qu'on appelle des purifications passives ou mystiques, qu'il est souvent bien difficile de distinguer de ces épreuves spontanées dont nous venons de parler. Le démon, de son côté, se plaît à les tourner en tentations, d'autant plus dangereuses que son intervention est moins apparente. Il a, de ce chef, sur les âmes contemplatives des prises spéciales.

La contemplation elle-même offre, d'ailleurs, au démon tentateur de nouvelles facilités et comme des provocations à agir. Elle est l'œuvre la plus relevée de la grâce sanctifiante et des vertus. Le péril de la complaisance en soi et de la présomption guette donc l'âme contemplative. Comment le démon n'en profiterait-il pas? La seconde tentation suggère qu'il a essayé de le faire pour Jésus lui-même : « Si tu es fils de Dieu, jette-toi en bas. » Le familier de Dieu ne peut-il pas tout oser? La sublimité des divins mystères, dont la considération absorbe l'âme contemplative; les lumières mystiques dont il peut plaire au Saint-Esprit de la favoriser et à l'égard desquelles l'ordinaire critique prudentielle demeure souvent hésitante; les épreuves, d'ordre psychologique ou mystique, dont la fréquente obscurité la tient en anxiété : que d'occasions

encore pour le démon de faire jouer ses séductions diversement perfides, tantôt subtiles et tantôt grossières? A considérer de près la troisième tentation de Jésus : « Je te donnerai tout cela si, prosterné, tu m'adores », on prendrait facilement l'impression que le démon y procède en insinuant ses pensées à lui dans la contemplation même de l'Homme-Dieu, occupé à considérer, en la lumière divine, sa haute et difficile mission. Nous comprenons mal que Jésus ait pu être tenté. Il l'a été pourtant et effectivement, et suivant une procédure psychologique dont la pertinence est saisissable.

Les tentations auxquelles, par une disposition divine, Jésus fut soumis sont donc bien des tentations de contemplatif. Seule, la troisième, apparue au cœur même de sa contemplation, ouvre cependant une perspective d'action et intéresse, à ce titre, la vie mixte. Ce sont des tentations de contemplatif, tant par leur point d'insertion dans la psychologie de Jésus, que par leur origine diabolique. Les âmes contemplatives s'y peuvent instruire des dangers particuliers qui les menacent et trouver dans les admirables réactions de Jésus le modèle de celles qu'elles doivent opposer aux astuces du démon. Elles ont vaincu le monde en le fuyant. Il leur faut vaincre Satan en lui résistant.

* * *

A deux reprises successives nous avons dû constater que la solitude avait de notables inconvénients. Par l'élimination plus ou moins complète qu'elle entraîne de la vie active, elle prive le contemplatif du régime normal prévu par Dieu même pour l'exercice des vertus morales surnaturelles et l'oblige à organiser un régime de remplacement, la discipline monastique. Par le repliement sur soi auquel elle l'expose, elle lui prépare d'intimes et

redoutables épreuves que la vie active ne connaît guère. Pourquoi, dans ces conditions, les âmes contemplatives la recherchent-elles unanimement, au désert, au cloître, dans leur chambre? Et pourquoi Jésus leur en a-t-il donné l'exemple?

La contemplation chrétienne est proprement l'œuvre de l'intelligence spéculative, qu'une surnaturelle lumière proportionne à son objet principal, à savoir le Dieu de la grâce. Or la même intelligence, qui est premièrement spéculative ou contemplative, est secondairement pratique ou active. L'intelligence pratique ou active s'exerce suivant un double mode : le mode prudentiel relatif à la conduite de la vie humaine; le mode ouvrier, dont l'objet propre est l'adaptation de la matière aux besoins de l'homme et à ses goûts. La plus élémentaire expérience révèle, aussi bien que l'analyse psychologique la plus savante, l'extrême difficulté de développer parallèllement ces deux fonctions, spéculative et active, de l'intelligence. Non seulement le temps et l'attention que l'on donne à l'une ne peuvent absolument pas être consacrés à l'autre, mais la procédure qu'il convient de suivre en leur exercice respectif est si diverse, qu'en s'appliquant à l'une on se rend moins apte à l'autre. L'exercice de l'intelligence pratique, qui a pour objet les réalités concrètes, exige, par exemple, une constante application des sens extérieurs et intérieurs, superflue et gênante pour l'intelligence spéculative qu'elle distrait.

Or la vie dans le monde, c'est proprement la vie active. C'est la vie de relations, pour la juste conduite de laquelle il est nécessaire que la fonction prudentielle de l'intelligence passe au premier plan. C'est le train absorbant des occupations extérieures, où il faut que s'exerce largement la fonction ouvrière, artisane, de l'intelligence. De toutes manières, c'est le primat de l'intelligence pratique sur

l'intelligence spéculative et contemplative. Qui veut libérer cette dernière et vaquer assidûment à la contemplation doit se retirer du monde et de sa servitude. Le désert appelle les contemplatifs. Son climat est le seul qui leur convienne vraiment. Jésus lui-même les y a précédés.

S'il l'a fait, c'était, principalement, pour leur donner l'exemple. Sa contemplation à lui n'en avait nul besoin, celle du moins qui s'exerçait en bienheureuse vision de Dieu face à face. Tout au plus pouvons-nous concevoir que le désert favorisait, plus que le monde, la diffusion de sa vertu sanctifiante et béatifiante dans l'être sensible de Jésus.

Cependant l'Homme-Dieu était capable d'une autre contemplation, bien inférieure sans doute à la vision bienheureuse, mais qui gardait sa raison d'être et sa valeur propre en sa vie de grâce. Il tenait de Dieu, en son intelligence d'homme, une science conceptuelle parfaite, semblable à celle des anges et sans dépendance des données sensibles. Cette science s'étendait non seulement à la totalité des objets que l'esprit humain peut connaître par l'usage de sa lumière propre, mais encore à tout ce que Dieu peut révéler. Il y avait là pour Jésus un instrument de contemplation surnaturelle analogue, en plus parfait, à celui que nous possédons dans la vertu théologale de foi et dont l'usage, à la différence de la vision bienheureuse, se serait difficilement accommodé d'une absorption de l'intelligence en ses fonctions pratiques. Le loisir extérieur et la liberté intérieure n'y étaient point inutiles. Et s'il plaisait à Jésus d'associer à cette contemplation angélique la science acquise, expérimentale et proprement humaine, qu'il possédait aussi, l'on doit dire qu'ils lui étaient, comme à nous, pratiquement indispensables. Sa contemplation, de ce chef, dut prendre au désert une ampleur et une intensité exceptionnelles. De plus, la con-

templation angélique et humaine de Jésus était, par excellence, le champ d'exercice de ces dons du Saint-Esprit qu'il possédait comme nous et qu'il possédait en plénitude. Pour ce qui regarde la vision béatifique elle-même, leur action précise demeure difficile à saisir. Mais à l'intérieur de cette contemplation secondaire dont nous parlons, elle devait déployer ses infinies richesses. Et plus particulièrement en cette solitude du désert de Juda, où l'âme de Jésus, que nul autre devoir n'occupait, était toute réceptive.

Nous n'avons pas, nous autres, sur cette terre, d'autre contemplation surnaturelle que celle dont la vertu théologale de foi est l'instrument. Or cette vertu a besoin, pour s'exercer en contemplation, que notre intelligence spéculative, dont la collaboration lui est nécessaire, soit toute à sa disposition et donc, autant qu'il se peut, libre de ces soins pratiques où, dans la vie active du monde, fatalement elle s'absorbe. Simplement utile à la contemplation de Jésus, la solitude doit être dite indispensable à la nôtre.

La vertu théologale de foi n'utilise pas seulement, pour contempler, ce que j'appellerai l'énergie brute de notre intelligence spéculative. Elle use pareillement de notre science acquise, de cette science surtout des vérités de la foi que nous appelons la théologie. Or, pour cet usage aussi, elle a besoin de liberté intérieure et de cette exacte discipline de l'imagination et des sens à laquelle la solitude est si favorable. Elle use, disons-nous, de notre théologie acquise. Or cette acquisition elle-même exige, outre la solitude et comme une condition plus nécessaire encore, avec le loisir opportun, une application soutenue à la lecture et à l'étude des vérités de la foi. N'y aurait-il pas des cloîtres prétendûment contemplatifs, où un indiscret affairement matériel, la paresse intellectuelle, la

défiance, parfois, à l'égard de l'étude, même religieuse, stérilisent plus ou moins l'aptitude native de la vertu de foi à contempler?

Mais cette vertu théologale de foi dont nous disons qu'elle utilise, pour contempler, notre théologie acquise, ne trouve-t-elle pas dans les dons du Saint-Esprit un secours plus sûr et de bien autre qualité? La théologie mystique dont notre foi se voit, par eux, nourrie et éclairée, ne vaut-elle pas cent fois mieux que notre théologie acquise, où la raison humaine a trop de part? Je l'accorde, sous réserve des précisions qu'appellerait ce jugement massif et simplificateur à l'excès. Qu'il me soit seulement permis d'élever un doute touchant la valeur de cette paresse intellectuelle, nuancée parfois de défiance et de mépris envers la théologie de l'Église, comme préparation à des interventions que le Saint-Esprit ne doit à personne. Jésus, qui pourtant voyait Dieu face à face et chez qui les dons du Saint-Esprit avaient leur maximum d'activité, n'a pas dédaigné d'utiliser, en sa contemplation, la science conceptuelle dont Dieu l'avait gratifié et sa science expérimentale humaine. Qui sait si ce n'est pas pour le pouvoir faire plus librement et pour nous en donner l'exemple, qu'il a désiré la solitude et le loisir du désert?

Et ce serait, particulièrement, pour avoir, au désert de Juda, contemplé, si je puis dire, à notre mode, que sa retraite contemplative devrait être considérée comme le modèle parfait de toute vie contemplative au sein de son Église.

Rome.

A. Lemonnyer, O. P.

La Compassion et la maternité spirituelle de Marie

Toute notre foi chrétienne nous apprend et nous répète que l'Incarnation s'est achevée en Rédemption. Nous croyons fermement que, si Notre-Seigneur Jésus-Christ a mérité pour nous durant toute sa vie, c'est seulement dans sa Passion et par sa mort qu'il a mis le comble à ses mérites et donné pour ainsi dire toute sa mesure.

Dès le premier instant de son existence parmi nous, dans le sein même de sa divine Mère, le Christ nous a mérité le salut éternel. Tout le temps par la suite il a prolongé ce mérite : tous ses actes nous ont été salutaires et nous ont rendu la vie. Mais il y avait, de notre côté à nous, des choses qui nous empêchaient de recueillir l'effet de tous ces mérites d'avant la Passion, et c'est pour écarter ces empêchements, et comme pour nous sauver de haute lutte, qu'il a fallu que le Christ souffre et meure (1).

Si donc cette fin dramatique a eu dans la réalité un résultat que n'eurent pas les mérites précédents, ce n'est pourtant point parce que le Christ y a déployé une plus grande charité : cela ne se pouvait; c'est à cause du genre d'œuvre où il s'est alors engagé, et c'est parce que ce genre d'œuvre s'est trouvé enfin adapté à l'immense effet qu'il en espérait (2).

Il n'y avait effectivement rien de mieux que la Passion

(1) S. Thomas, *Somme*, III*, qu. 48, art. 1, sol. 2.
(2) Ibid., sol. 3.

de notre Christ pour nous sortir et nous guérir de notre insondable misère humaine (1). Une façon d'atteindre une fin est d'autant plus convenable qu'il s'y rencontre plus de choses avantageuses à cette fin. Or tel est bien le cas de la Passion, lorsqu'on en saisit toute la portée. Le Christ ayant pour but le salut du genre humain, la Passion lui a offert le moyen d'accumuler en quelque sorte tout ce qui pouvait se rencontrer de plus favorable à ce salut, en dehors même et comme en plus de la délivrance du péché qui était le premier effet à obtenir. Ainsi, par la Passion, l'homme a connu toute l'amitié de son Dieu et l'on est par là même excessivement provoqué à l'aimer, ce qui est la perfection du salut. Dans la Passion le Christ nous a laissé l'exemple le plus grand qui soit, et le plus entraînant, de l'obéissance, de l'humilité, de la constance, de la justice, et de toutes les autres vertus, qui sont de nécessité pour le salut. En outre, son action s'y révèle magnifiquement efficace : non seulement il nous délivre de tous les liens du péché, nous rachetant de la faute et payant pour notre peine, mais il nous mérite et nous assure largement la grâce et la gloire. C'est un salut splendide. Et, comme il a coûté le sang du Christ, nous sommes induits à une plus grande nécessité de ne plus le perdre et de nous garder indemnes du péché. Et, comme ce salut est vraiment nôtre, étant mérité par notre Christ, nous en recevons un plus grand sentiment de la dignité même de notre nature. Nous nous sentons revivre pleinement grâce à la Passion (2).

Or c'est à cette Passion si salutaire pour nous que la très sainte Vierge offre l'assistance et la participation les plus parfaites qui se puissent concevoir. Du même cœur et avec le même dévouement qu'elle a déjà donnés au service de l'Incarnation, elle consent et elle aide à la

(1) III^a, qu. 46, sed c. La réflexion est de saint Augustin.
(2) Ibid., qu. 46, art. 3.

Rédemption. C'est un sacrifice effrayant, mais rien ne peut, selon une belle expression, l'en faire « dévier d'une manière quelconque (1). » Elle est, sans conteste possible, celle qui a le plus profité de la Passion, mais aussi celle qui y a le plus coopéré et qui s'y est le plus unie, celle, par conséquent, qui peut le plus nous en faire profiter. Voilà pourquoi, au plus intime de nos méditations comme de notre vie dans le Christ, nous ne séparons jamais la Compassion de Marie de la Passion de Jésus.

Et pour ce mystère, non plus que pour les autres, nous prétendons bien ne rien exagérer, mais voir simplement ce qui est. « Ce martyre de la Vierge, dit avec précision saint Bernard, nous est confié tant dans la prophétie de Siméon que dans l'histoire même de la Passion du Seigneur (2). » Voilà des écritures et voilà des faits, et c'est là-dessus que s'appuie constamment notre théologie. De fait, « près de la Croix de Jésus se tenait sa Mère (3) ». Et nous voyons ainsi que Jésus, éloigné de sa très sainte Mère pour le service des âmes, délibérément séparé d'elle durant le temps qu'il a couru sa carrière messianique, délibérément aussi la retrouve et le veut près de lui pour mourir; et Marie le veut également. Tel est l'événement (4).

Ce n'est là cependant que l'extérieur du mystère. L'intérieur en est bien plus riche et plus étendu. La présence de Marie au Calvaire n'est que le symbole et l'attestation de sa compassion intime. Elle signifie que la Mère a voulu se joindre et s'associer à son Fils d'une manière absolument unique. Et c'est en quelque sorte la preuve tragique que la très sainte Vierge éprouve et réalise en elle la Passion de Jésus à un degré de profondeur et d'intimité qui n'appartient qu'à elle, précisément parce qu'elle est la Mère et qu'elle est liée comme telle à son divin Fils

(1) III[a], qu. 22, art. 3, sol. 2.
(2) Homélie pour la fête de la Compassion, 15 septembre.
(3) Jean, XIX, 25.
(4) P. Lagrange, *L'Évangile de N.-S. J.-C.*, p. 611.

par des privilèges tout à fait singuliers d'être et de grâce.

Dans ces choses de la Rédemption comme dans celles de l'Incarnation, Marie est d'un ordre à part. Son mérite ne peut être comparé à aucun autre, notamment son mérite pour nous. Les plus grands de ceux qui ont préfiguré la Passion du Sauveur comme les plus grands de ceux qui l'ont perpétuée mystiquement dans la sainte Église, les plus saintes stigmatisées par exemple, peuvent bien aider à le comprendre, mais ne sauraient aucunement l'égaler. Il est extrêmement vrai que la Vierge a souffert pour nous d'une manière insigne, et achevé ainsi, de tout son cœur, en des heures héroïques, ce qui manquait encore aux épreuves du Christ pour son corps, l'Église (1).

Situons donc les souffrances de Jésus dans le cœur transpercé de sa Mère. Cherchons pour cela jusque dans les profondeurs de la Passion celles de la Compassion. Et, comme toute cette divine Passion est « pour nous et pour notre salut (2) », considérons que cette maternelle Compassion l'est de même.

L'extérieur du mystère

La poignante confrontation de Jésus agonisant sur sa croix et de sa Mère debout près de lui est dans les esprits et sous les yeux de tous les chrétiens, telle que la raconte saint Jean qui y fut spectateur et acteur (3). Ce que dit Jésus à sa Mère et à nous dans cet instant suprême, si ce n'est point le commencement de la maternité de grâce, en est la plus haute consécration (4).

Marie en étant présente à la mort du Sauveur finit de nous enfanter en lui et de nous mériter la Rédemption.

(1) Col., I, 24.
(2) Texte officiel du symbole.
(3) Jean, XIX, 25-27.
(4) Voir *La Vie Spirituelle*, mai 1930, p. 103-104.

Elle aura vraiment tout fait pour nous donner Jésus. Nous pouvons le dire : Elle a tant aimé le monde qu'elle lui a donné, qu'elle lui a livré son Fils unique (1). « Elle a nourri Jésus de son lait, elle a guidé son enfance, elle l'a comme présenté au monde aux noces de Cana, pour ne reparaître guère qu'auprès de sa croix (2). » Le fait est d'autant plus significatif. Sa présence au gibet de ce pauvre condamné qui est son enfant est un encouragement et un complet acquiescement à tout ce qu'il veut lui-même.

Cette femme énergique qui se tient là, menue et pâle, les mains jointes comme dans un geste de religion, le visage empreint d'une tristesse haute et grave, il est évident qu'elle ne fait qu'un avec le mourant. Cette fois, renversant complètement la parole de Cana, Jésus dit à sa Mère : « Ceci importe beaucoup, ô dame, à moi et à toi, car du coup mon heure est venue (3). » Une première fois, il lui avait échappé, durant trois jours, pour être, avait-il dit, « auprès de son Père (4) ». Une autre fois, durant trois ans, pour être davantage à nous : « Voici ma mère et mes frères, disait-il, en étendant la main sur nous (5). » Maintenant, l'heure étant venue pour lui d'opérer par sa mort le grand acte réconciliateur entre son Père et nous, sa très sainte Mère reprend tout son rôle. Il a besoin de l'avoir près de lui pour « passer de ce monde vers son Père et pour aimer jusqu'à la fin les siens qui étaient dans le monde (6). »

De quoi se compose ici l'extérieur du mystère? Saint Thomas, après l'avoir beaucoup médité, le dépeint en deux mots : « Il est fait d'un genre de mort qui est l'un des plus infamants et des plus redoutables que les

(1) Jean, III, 16.
(2) P. Lagrange, loc. cit., p. 586.
(3) Jean, II, 4.
(4) Luc, II, 49.
(5) Matth., XII, 49.
(6) Jean, XIII, 1.

humains aient inventé pour se faire périr. Et ce genre de mort est impliqué, pour ce qui est du Christ, dans une sorte d'universalité de souffrances : tous les genres de souffrances et toutes les malchances à la fois (1). » Or il y a jusque dans la matérialité de ces faits un plan visiblement prémédité, si bien que, même par ses dehors, cette Passion laisse voir une espèce d'immensité toute pleine de religion et d'humanité.

Marie entre dans l'immensité de cette mort et de ces douleurs.

Il est visible que Jésus-Christ, pas plus dans sa mort que dans sa vie, n'a voulu et ne pouvait décemment accepter toute sorte de souffrances. Il ne convenait pas qu'il acceptât celles qui viennent du dedans de nous et qui, parce qu'elles supposent toujours un manque de forces physiques ou morales, sont amoindrissantes de leur nature. En revanche, pour celles qui viennent de l'extérieur et qu'apporte l'injure des hommes ou des choses, il les a assumées dans la plus large mesure. De toutes ses forces, de toute sa susceptibilité, il s'est offert à la douleur (2). La souffrance, on voit bien qu'il l'a voulue à l'état pur, et non seulement la douleur du corps mais la tristesse de l'âme (3). Et lorsque les Évangélistes, particulièrement dans le récit de l'agonie, parlent de tristesse, d'abattement, de frayeur et d'ennui, on comprend que ce sont les plus formidables sentiments capables de secouer l'être humain et qu'ils atteignent jusqu'au fond de l'âme et des puissances (4). Il est évident que Jésus a voulu éprouver en lui une concentration des douleurs humaines à leur degré le plus aigu.

Or quel n'est pas le retentissement de tout cela en Marie? Bien plus, quelle n'est pas l'espèce de participation de

(1) « Genus mortis... generalitas passionum. » *Somme*, III^a, qu. 46.
(2) Ibid., art. 4, sol. 2 ; art. 5, concl. début.
(3) Ibid., art. 6, concl., 3^e raison.
(4) Ibid., art. 7.

Marie à toute cette Passion ? Le Christ dit lui-même qu'il y a là l'angoisse d'un enfantement. Mais qui donc peut ressentir en soi la tristesse au moment d'enfanter, l'oppression et le déchirement de mettre au monde, sinon celle qui est mère ? Qui donc peut éprouver « les douleurs », si ce n'est la femme ? Ainsi Jésus-Christ évoque, pour suggérer le paroxysme de sa Passion, quelque chose de féminin (1). Il nous fait donc penser à la très sainte Vierge sa Mère et nous donne à entendre que ce qu'elle n'a point souffert pour donner le jour à son divin Enfant, elle le souffre à présent pour nous enfanter, nous.

Au vrai, la femme est faite pour souffrir. Elle est, plus que l'homme, apte et sensible à la douleur. Sans aucun doute, c'est de la Vierge qui l'a formé et façonné à sa ressemblance que Jésus reçoit cette extrême « humanisation » de lui-même dont il fait preuve à ses heures dernières ; c'est de sa Mère qu'il tient cette délicatesse d'âme, cette tendresse de cœur, cette exquise sensibilité naturelle, cette fine substance des nerfs et des membres, qui font Jésus si émouvant et si douloureux. Par conséquent, s'il peut endurer de la sorte, dans tout son corps et dans tout son être sensible, une douleur de cet ordre, une détresse physique, qui soit la plus grande que jamais homme ait éprouvée en ce monde, il faut dire que c'est à sa Mère qu'il le doit (2).

Elle est là, du reste, souffrant avec lui et s'enfonçant avec lui dans cet abîme. Elle reçoit directement et bien au vif, étant là sur place, le contre-coup de tout. Elle a mal partout où Jésus a mal. Elle voit bien qu'il a tout le monde contre lui, Juifs et Gentils, hommes et femmes, les grands et leurs valets, la populace même ; jusqu'à ses familiers et ses amis dont l'un vient de le vendre et l'autre de le renier. Elle sent bien qu'il est blessé et meurtri de tous les côtés où on peut l'atteindre : il est malheureux

(1) Jean, XVI, 21.
(2) *Somme*, III*, qu. 46, art. 6, concl.

dans ses amitiés, on ne l'épargne ni dans son honneur ni dans sa réputation; on lui arrache jusqu'à ses habits pour le laisser mourir tout nu, comme il est né, mais quel affreux contraste entre le beau petit corps d'autrefois, dont elle avait tant soin, et cette pauvre chair de condamné, cinglée de coups, épuisée, ensanglantée, et qu'on va crucifier sans qu'elle puisse faire autre chose, elle sa Mère, que de compatir! En vérité Jésus en vient à souffrir dans tous ses membres et par tous ses sens : sa Mère, avec lui (1).

Les voilà tous les deux dans tous les maux de l'humanité. L'un comme l'autre, par la grandeur même des dons qui les élèvent au-dessus de leur race, les voilà rejetés dans leur détresse ignominieuse au-dessous même des derniers et des pires (2). Ils sont comptés au rang des malfaiteurs : c'est un condamné de droit commun avec sa mère qui ne peut rien pour lui (3).

Cependant Marie saisit bien, du plus profond de sa détresse, la grandeur de cette crucifixion qui se prépare. Elle consent à ce que Jésus se donne à nous dans la force de l'âge, en pleine possession de lui-même, dans cet état si parfait où elle a tant contribué à le mettre (4). Elle accepte qu'il meure ainsi, non sous son toit mais en plein air, dressé haut vers le ciel, dans le geste de quelqu'un qui veut tout embrasser et ne se laisse élever de terre que pour mieux attirer tout à lui. Elle comprend que c'est du haut de cette croix que Jésus se donne le

(1) III[a], qu. 46, art. 5, concl.

(2) Ibid., sol. 1 et 2.

(3) Luc, XXII, 37. Quelques-uns de mes lecteurs connaissent cet étonnant poème qui a pour titre : La jasante de la « vieille », et que Jehan Rictus a publié dans ses *Cantilènes du Malheur*. C'est la complainte d'une pauvre maman devant la fosse commune où on a jeté le cadavre guillotiné de son enfant. Il y a là des choses si poignantes de vérité humaine que je ne puis me défendre d'y penser en me représentant la Vierge près du corps pantelant de son Fils.

(4) *Somme*, III[a], qu. 46, art. 9, sol. 4.

plus en exemple et professe ses plus grandes leçons. Avec lui elle tend les bras, la bonne Mère, à l'ancien peuple comme au nouveau. Elle est là près du crucifié à ce poste éminent d'où ils vont dominer le monde : c'est de là que se fera sentir et que se diffusera partout leur action providentielle, à travers ce monde dans lequel il s'agit de répandre l'universelle énergie salutaire qui puisse le régénérer tout entier (1).

Aucun détail du grand drame n'échappe à la lucidité douloureuse de la très sainte Vierge. Sa propre chair agonise, clouée sur ce bois. Son propre sang coule à gros bouillons, puis s'épuise jusqu'aux dernières gouttes. Néanmoins, dans ce pitoyable spectacle, Marie discerne et rétablit l'auguste liturgie.

Voici le véritable agneau pascal qui s'immole : elle s'immole avec lui (2). Elle voit qu'au moment voulu il est monté pour cela à la ville sainte : elle est montée l'y rejoindre. C'est le lieu des vrais sacrifices et le centre mondial d'où celui-ci rayonnera de tous côtés (3). Marie cependant ne recouvre pas Jésus au temple : elle le suit et l'assiste aux portes de la cité; on a chassé son Fils comme un bouc émissaire. Ainsi se faisaient les sacrifices qui avaient figuré avec le plus d'éclat l'expiation des péchés de la multitude : par là il devenait visible que Jésus se sacrifiait non pas seulement pour les Juifs mais pour tous tant que nous sommes (4). A cette terre même dans laquelle était plantée la croix Marie rattachait peut-être le souvenir du vieil Adam, mais elle voyait surtout son pauvre Jésus assimilé à deux vauriens du temps et crucifié entre eux deux : de tels rapprochements, et ce qui s'ensuivit, ne donnaient-ils pas à penser que cette croix offrait le remède et le salut non seulement à la faute du

(1) III[a], qu. 46, art. 4, concl., pensées pleines de réalisme et de grandeur.
(2) Ibid., art. 9, concl., sol. 1.
(3) Ibid., art. 10, concl., sol. 1.
(4) Ibid., sol. 2.

premier père, mais à toutes les autres, et que les plus grands criminels n'en seraient pas exclus? (1)

En vérité, sur cette hauteur du Calvaire, dans la dignité du malheur, au moment où Jésus mourant nous assure qu'elle est notre Mère, la très sainte Vierge Marie reçoit de sa participation au grand acte un air sacerdotal. N'est-ce pas elle, dit Pie X, « qui nous a préparé la sainte Victime et qui, au jour voulu, s'en est venue la présenter à l'autel (2) »? Et Benoît XV précise : « Près de son Fils souffrant et mourant, elle a tellement souffert qu'elle est presque morte avec lui (pene commortua). Elle a abdiqué pour le salut du genre humain les droits maternels qu'elle avait sur Jésus, l'immolant ainsi, autant qu'il dépendait d'elle, à l'apaisement de la justice de Dieu (3). »

Dans la Compassion la maternité de Marie prend l'aspect d'un sacerdoce. Et pourtant nous n'avons médité jusqu'à présent que l'extérieur du mystère.

L'intérieur du mystère

Il faudrait voir maintenant ce qui fait de cette Passion du Christ, de ce sang versé, de cette mort, une sorte de réalité infiniment méritoire. Et nous devinerions ainsi à quel point la très sainte Vierge s'est unie et associée à la grande œuvre de son Fils (4).

Il est certain que c'est dans sa Passion que Jésus se trouve le plus effectivement lié à nous, solidaire de nous tous, littéralement victime de sa généreuse Incarnation. C'est par sa Passion qu'il mérite, au sens le plus fort du mot, notre salut; c'est par elle qu'il obtient pour nous pleine satisfaction; par elle qu'il se sacrifie en notre faveur

(1) Ibid., art. 10, sol. 3 ; art. 11, concl.
(2) Lettre encyclique *Ad diem illum*, 2 février 1904.
(3) Lettre *Sodalitati N. D. a bona morte*, 2 mars 1918.
(4) Limité par le présent article, je ne puis qu'esquisser la suite de cette étude : c'est pourtant de beaucoup la partie principale.

et nous rachète ainsi au prix même de sa vie et de son sang (1). Tout cela suppose des profondeurs spirituelles qui font la vraie grandeur de la Passion. Marie se perd elle-même et s'absorbe dans ces profondeurs : elle s'y joint à Jésus et par conséquent nous sauve de concert avec lui comme personne d'autre ne le peut faire.

Deux aspects, me semble-t-il, permettent d'apercevoir en ses véritables dimensions ce que j'appelle ici l'intérieur du mystère. 1° La Passion a été, durant l'existence du Christ sur la terre, la chose tout le temps prévue, le poids même de la vie, l'irrésistible pente. 2° Elle a été, lorsque l'heure est venue, la chose insondablement voulue, de toute la capacité du Verbe incarné.

Or Marie a eu l'incomparable mérite de s'unir à cette prévision par un pressentiment étrange qui, je pense, ne la quittait pas, et à cette acceptation par le sentiment transcendant qu'elle tenait de toute son adhérence au Verbe incarné. Nous avons parfaitement raison de l'appeler à cet égard Notre-Dame des Sept-Douleurs. Sept étant le chiffre qui symbolise la plénitude, nous voulons dire par là que la très sainte Vierge Marie s'est précipitée, de toute la grandeur de son être le plus intime et de toute la force de sa charité, dans la plénitude de la Passion. Elle a été plongée immensément dans l'affliction parce qu'elle était la Vierge de l'éminente bénédiction : c'est la rançon de sa grandeur (2).

Que ce soit aussi la rançon de notre salut, par conséquent le suprême témoignage terrestre de la maternité de grâce, j'en résumerai pour l'instant toute la preuve dans ces deux faits qui en disent long.

(1) *Somme*, qu. 48, prol. et art. 1-4.

(2) Toute la liturgie de la Compassion (messe et office) met bien ce grand deuil en une lumière à faire pleurer :

Pii Mariae servuli,
Christi redempti sanguine,
Tantum dolorem flebili
Recogitate lumine.

Même si ce n'est pas la prophétie de Siméon qui a donné Marie la première idée de la destinée douloureuse de son Fils, il semble du moins que c'est elle qui a touché la jeune mère jusqu'au fond du cœur. La Vierge s'est sentie ce jour-là directement atteinte. Les mots du vieillard sont le premier coup du glaive qu'ils annoncent et la pointe acérée du pressentiment dont toute la vie de Marie sera désormais traversée. Or que disent-ils de plus clair à la très sainte Vierge, sinon que c'est à cause de nous qu'elle va souffrir? (1)

Enfin, lorsque Jésus-Christ choisit et attend d'être à toute extrémité pour attester solennellement que le chrétien qui est là est bien l'enfant de Marie et que Marie est la mère de ce disciple qu'il préfère, que veut-il dire si ce n'est que cette divine Mère, en l'assistant si parfaitement dans la mort, mérite d'enfanter tous ceux que cette mort va sauver? (2)

Passe-Prest.

R. Bernard, O. P.

(1) Luc, II, 34-35.
(2) Jean, XIX, 25-27.

NOTES DE PÉDAGOGIE RELIGIEUSE

Les Petits Enfants et le Sacrement de Pénitence

I. La Notion de Péché

Quand on prend au sérieux exactement toutes les choses sérieuses : la conscience de toute personne humaine, même d'une petite personne de sept ans; le péché, même les mensonges et les révoltes d'un bébé, du moment qu'une vraie malice s'y mêle; la grâce de Dieu, même celle dont il féconde les tout-petits; les sacrements, même une confession d'enfant..., alors la question de la première confession n'est pas sans émouvoir. Devant certaines petites âmes très innocentes, on se demande avec une sorte d'angoisse si l'on ne va pas compromettre l'œuvre divine par une démarche prématurée. Pourquoi introduire la notion de péché là où la notion de bien, d'amour, de pureté, suffit encore à préserver et à conduire?

Le péché! La conception chrétienne du péché est tellement battue en brèche par toute une école pédagogique, par ailleurs très avertie, qu'il vaut la peine de s'arrêter un peu à considérer le point de vue de l'adversaire.

Ces éducateurs amoureux de l'enfance, produit spécifique de notre époque, éprouvent une véritable répugnance à accuser un enfant de péché devant sa propre conscience : la nature nous crée bons; nous restons bons si la société

ne détruit pas en nous l'œuvre de la nature ; la famille, la première société qui agit sur nous, si elle élève bien ses enfants, ne leur peut découvrir de défauts.

Ne serions-nous pas inclinés parfois à donner raison à ces optimistes ? Si l'on n'accablait pas les enfants de défenses qui les obligent à une inertie contre nature, de reproches sur des faits dont ils n'ont pas conscience, de devoirs qui dépassent leur degré de développement, si l'on veillait à leur assurer un sommeil suffisant, une nourriture adaptée, des habitudes régulières, un milieu paisible et sain, moralement et physiquement, les jeunes enfants ne seraient guère désobéissants, menteurs, paresseux, maussades ni excités, à moins d'une tare congénitale ou d'un accident de santé. Ils seraient moins gourmands, moins égoïstes et moins vaniteux. Moins : j'anticipe sur la suite de mon raisonnement et je demande aux méthodes de la pédagogie nouvelle, faites d'indulgence raisonnée, de vigilance attentive, d'intelligence psychologique, si elles ont réussi à extirper entièrement tous les mauvais germes ?

Par une éducation bien comprise, on évite ou on retarde donc l'apparition de certains défauts, on affaiblit, peut-être neutralise-t-on provisoirement les poussées instinctives de la sensualité et de l'orgueil, ces deux sources universelles du péché humain, on développe par contre des habitudes d'altruisme et de discipline.

Soit.

On ne peut pas davantage.

Les optimistes dont nous parlions arrivent à perdre le sentiment du réel. En toute hypothèse, un fait s'avère : c'est que le monde est, à l'heure actuelle, plein de gens que dominent plus ou moins la sensualité, ou l'orgueil, ou les deux à la fois ; l'atmosphère de la planète est viciée, depuis Adam ; quoi que nous fassions, et en mettant les choses au mieux, nos enfants respireront du péché ; à quoi sert de le nier ? Et qui peut affirmer avec certitude qu'à longtemps retarder cette révélation, on

n'entre pas dans le jeu du diable? Mais encore une poussée spontanée du mal est-elle donc et toujours impossible avant toute influence du dehors? Ne parlons pas encore de péché. C'est la loi qui fait le péché. Pourtant, lorsque, sans savoir que « c'est défendu », l'enfant s'abandonne à des instincts malsains, s'il ne pèche pas, du moins il fait mal. Et il se nuit.

Logique avec lui-même, et s'il pouvait réaliser le milieu éducatif parfait, le pédagogue optimiste ne parlerait jamais de ce qui est défendu. Le milieu éducatif parfait étant une chimère, il faut adopter une solution pratique, dans l'hypothèse rousseauiste et en attendant que le monde adulte soit revenu à l'innocence, aussi bien que dans l'hypothèse du péché originel.

Cette allusion à l'hypothèse : « l'homme naît bon », n'est pas tout à fait superflue vis-à-vis des éducateurs chrétiens eux-mêmes : on voit des parents « pratiquants » retarder indéfiniment la première confession de leurs enfants, sous le prétexte de leur innocence.

Chaque cas est à étudier en particulier. Cependant, voici quelle serait la règle générale :

Tant qu'un enfant est trop petit pour comprendre le langage de la raison et résister à ses instincts inférieurs — le disciple de Rousseau dit, et le fait lui donne souvent raison : aux influences perverses de la société, — contentons-nous de l'empêcher de mal faire, surveillons-le, écartons de lui les occasions; en cas de difficulté inévitable, imposons-lui l'obéissance, au besoin par une contrainte extérieure. Dès que, l'âge venu, il est capable de se vaincre, et que l'occasion s'en présente, instruisons-le; alors, s'il commet l'acte mauvais, il pèche.

J'entends l'objection : nous ne lui dirions rien, il continuerait à ne pas pécher. Qu'en savons-nous? Sa conscience peut parler, à notre défaut, et souvent elle parle, ou elle murmure; la honte de l'aveu, en dehors de toute crainte de châtiment, n'en est-elle pas une preuve entre plusieurs? En serait-il autrement, notre devoir est clair

tout de même : *former la conscience pour former le caractère.* Travaillons au règne de Dieu en extirpant le mal, même inconscient, et fallût-il pour cela le rendre conscient; chrétiens, acceptons le mystère du péché avant de l'approfondir, et convertissons nos pauvres petits pécheurs, plutôt que de nous obstiner à les dire saints. Convertissons-les d'abord par la pratique de l'examen de conscience, ensuite, quand la malice s'avère, par la fréquentation du confessionnal. Tant mieux s'ils n'ont que de légers péchés! Tant mieux surtout s'ils n'en avaient point, dussions-nous l'ignorer, trompés par des apparences fâcheuses! Car ils commettent des fautes matérielles, ils se donnent des torts qu'ils ne connaissent peut-être pas. A nous de les éclairer. Le retour sur leurs actes passés leur apprendra à les classer en bons et mauvais. L'important est d'avoir, dès que l'âge le comporte, la notion du mal en lui-même, pour « s'exciter » à l'horreur de le commettre. Ainsi, peu à peu l'on apprend à se surveiller. Les chers, les délicieux petits enfants sont, au regard de la foi, nos frères en misère humaine : leur innocence n'est pas absolue devant la Toute-Pureté; l'humilité déjà leur sied. Qu'ils se mettent donc devant Dieu en posture de pénitents. Un seul péché suffit pour cela.

En résumé, que les éducateurs se gardent de déplacer les responsabilités, comme on tend à le faire aujourd'hui systématiquement. L'homme est responsable de ses propres actes. L'enfant est responsable du moment que sa raison est éveillée. Nous avons des excuses, quand nous faisons le mal; notre liberté subit des contraintes, des poussées redoutables; tout de même, nous devons dire : « c'est ma faute. » L'enfant a des excuses, et plus que nous! Quand il commet un péché, ses parents en sont d'ordinaire plus responsables que lui; tout de même il doit dire : « c'est ma faute », et nous n'avons pas à lui souffler, de quelque manière que ce soit : « ce n'est pas ta faute. »

Cela dit, la discipline chrétienne de la confession, moyen de choix pour l'éducation du sens de la responsabilité, admet des nuances d'opportunité. Le chrétien n'est pas fait pour les sacrements, ce sont les sacrements qui sont faits pour le chrétien. A un certain degré de développement moral, dans certaines conditions de vie familiale, quelques natures d'enfants ne gagneraient pas grand' chose à se confesser de très bonne heure. Ils font de leur mieux, stimulés par une mère attentive; ils offrent à Dieu leur piété, de petits efforts positifs de vertu; leur examen de conscience du soir les amène plus souvent à dire : « Mon Dieu, je vous remercie de cette bonne journée », que : « je vous demande pardon ». Ce sont de petits anges auxquels, en toute vérité, on peut donner le bon Dieu sans confession. Donnons-leur donc le bon Dieu. La maman expliquera bien ce qu'est la confession : si par malheur l'on a fait des choses que Dieu défend, il faut aller les avouer au prêtre, son représentant, et le prêtre dit si Dieu nous les pardonne. Elle explique bien aussi les dispositions requises pour communier : Jésus vient en nous sous sa forme de petite hostie; il ne faut pas avoir de péché dans son cœur quand on veut le recevoir. Inutile d'entrer dans les détails de la confession, d'apprendre toutes les formules, d'initier au cérémonial. La petite conscience est suffisamment informée, pourquoi l'encombrer? On la présente à un prêtre, prévenu que l'enfant désire communier et que sa vie est aussi pure qu'on peut le souhaiter. Le prêtre jugera. L'enfant est laissé seul avec lui; il ne s'étonne pas que sa mère ait trouvé convenable cette démarche : est-ce que ce ne sont pas les prêtres qui dispensent le Corps du Christ? Ils absolvent, ou ils bénissent, suivant les cas; ils admettent ou ils refusent les candidats à la Sainte Table. Et bien des enfants de cinq, six ou sept ans ont assez de connaissance et de piété pour communier, qui n'ont pas assez de malice ou d'occasions pour pécher.

Le temps de cette heureuse innocence ne se prolongera pas, hélas! très tard. Certains enfants ont cependant été si bien protégés qu'à huit, neuf, dix ans parfois, ils n'ont peut-être commis aucun péché même véniel. Le « propos délibéré » a toujours manqué. Est-ce que la loi de l'Église n'oblige pas ces enfants-là?

Un garçon de neuf ans, invité à fouiller sa conscience pour une première confession, déclarait n'y rien découvrir. On l'aidait : telle, telle chose, sont défendues par Dieu. Il était tout étonné : « Quand je sais qu'une chose est défendue, je ne la fais pas. » Il disait vrai. Cependant ce n'était pas un petit saint, ses dons naturels s'alliaient à une inconsciente satisfaction de soi qui l'empêchait de bien comprendre les autres : manque de mesure dans les taquineries, — et qui le laissait vivre sans effort : devoirs sans fautes, mais peu soignés, leçons sues, mais récitées du bout des lèvres.

Il fallait obtenir davantage de cette riche nature.

Comment l'accomplissement du devoir de la confession peut-il exciter, sans la fausser, une conscience ainsi sans reproche? Tout simplement par l'accusation de ces choses une fois qu'elles seront devenues péchés pour elle. Du même coup, si d'une créature sans péché l'on fait un pécheur, d'une nature indolente et qui s'attardait dans l'enfance on fait un candidat à la sainteté. Y aurait-il, pour nous, dans les conditions de l'humaine nature, un « état de vertu », suivant la belle expression de saint Thomas, sans la possibilité d'un « état de péché »?

On ne s'attend pas à ce qu'une pareille démarche transforme la conduite extérieure d'une façon fort apparente : le point de départ est déjà si haut! Mais, à l'intérieur, le regard divin peut se réjouir de toute la différence qui sépare une pureté négative d'une pureté volontaire, offerte, sanctifiée, tournée vers le mieux. On peut dire d'un enfant, après de telles prises de conscience, qu'il se confesse à la fois parce qu'il est meilleur et pour le devenir. Pour des natures ainsi privilégiées, bien des « péchés

par omission », qui des autres passent inaperçus, sont matière à confession.

Un tel cas est rare. Plus souvent, nous avons affaire à des petits que meut l'impression du moment et qui ne jugent pas leurs propres actions. On est un enfant sage jusqu'à la tentation; la tentation passée, à laquelle on n'a du reste pas résisté, on se sent bientôt, comme avant, l'âme légère d'un enfant sage. Des parents indulgents n'insistent pas sur le caractère en soi peccamineux des infractions; on a bonne santé, bon appétit, la vie facile; on n'a pas de péché.

Puisqu'il faut en avoir pour aller à confesse, et que la confession fera grandir ces petits étourdis, nous leur apprendrons à appeler par leurs noms leurs désobéissances, leurs crises de paresse, leurs gourmandises. Dorénavant, quand ils se laisseront aller à leurs penchants mauvais, ce ne sera plus en sécurité de conscience. « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre », a dit le Maître. La paix qui ne serait qu'inconscience, nous ne devons pas la garantir plus loin que la première enfance. La guerre contre les défauts, si l'on ne s'y est pas exercé petit, parce que les défauts étaient peu gênants pour l'entourage, on ne saura pas la conduire jusqu'à la victoire, à l'heure difficile où se sera brusquement révélée l'imminence du combat.

Pédagogie à courte vue, la pédagogie optimiste qui se tient en arrêt devant les grâces de l'enfance. Pédagogie divine, celle qui, en proposant néanmoins comme un modèle sa simplicité et son innocence, la met en garde contre les dangers futurs, la baptise dès son arrivée en ce monde, la confesse avant ses gros péchés, lui parle du salut de son âme dès l'éveil de son intelligence.

II. Le Directeur de conscience.

La plupart des chrétiens ont, à tort ou à raison, un con-

fesseur, ou plusieurs, suivant les rencontres. Les enfants devraient tous avoir un directeur.

Le rôle du directeur de consciences d'enfants n'est pas compliqué. Les parents seuls peuvent adapter l'éducation à leurs possibilités et aux besoins individuels du petit peuple dont ils ont la charge. Le directeur, à l'ordinaire, est un simple témoin des progrès et des reculs, en même temps qu'un juge très haut placé, dont les encouragements et les rares conseils font autorité. Mais pour jouer ce rôle, qui lui coûte relativement peu et qui est pour l'enfant d'un prix inestimable, il faut qu'il connaisse personnellement son pénitent, et, en gros, le milieu familial et social qui crée à celui-ci ses difficultés particulières. Pratiquement, les prêtres de paroisse qui confessent des centaines d'enfants ne peuvent garder de souvenirs précis que de quelques-uns.

Nous voudrons que les nôtres soient parmi ces privilégiés. La moindre démarche y suffira. Sans charger indiscrètement le temps et la mémoire du confesseur choisi, nous saurons nous trouver sur le passage de son confessionnal; « le petit garçon ou la petite fille que sa mère accompagne »; « le pauvre mioche qui rougissait si fort, l'année dernière, quand sa maman me l'a présenté pour sa première confession »; « ce gentil enfant qui me salue du plus loin qu'il m'aperçoit » : de tels petits faits accrochent l'esprit. Bientôt il s'y joindra des particularités plus intimes; chaque âme rend un son différent de celui de toutes les autres, même une âme encore toute simple d'enfant. Celui-là éprouve de la peine à être sincère; celui-ci accuse des vétilles et ne connaît pas ses vrais défauts; celui-là montre la ferveur d'un ange, et celui-ci l'insouciance d'un oiseau. Au bout de quelques mois, on n'est plus un enfant parmi les autres; on est un fils, une fille spirituelle, malgré le jeune âge. Le prêtre vous comprend de mieux en mieux et peut adapter sa petite exhortation à votre degré de développement intellectuel, moral et spirituel.

Ce n'est pas tout. Les parents ne doivent pas perdre de vue cette douloureuse réalité : l'âme de leur cher petit ange ne sera pas toujours un clair cristal devant leurs yeux. Chacun de nous cultive son jardin secret, nos parents n'ont pas le droit d'en exiger toutes les fleurs; quand nous atteignons un certain âge — les uns, quinze, dix-huit ans ou davantage, les autres, huit, dix ans ou moins encore, — nous ne pouvons plus mettre en commun avec nos parents toutes nos pensées, nos aspirations; ils sont d'une autre époque ; et surtout, ils sont nos parents, c'est-à-dire qu'ils nous ont vus en maillot et ne peuvent pas assez l'oublier.

Dans une famille bien unie, les parents savent tout de la vie extérieure des enfants. Pour leur vie intérieure, ils en devinent une partie; c'est un assez beau lot, qu'ils sachent s'en contenter. On ne leur en parle guère, parce qu'on trouverait difficilement les mots qui l'exprimeraient sans la mettre en désaccord avec ses manifestations visibles. Il y faut une oreille neuve. Un confident du dehors ne prétend pas tout savoir ou tout deviner de vous; il est mieux dégagé d'idées préconçues; il prend ce que vous lui dites de vous-même, de vos ferveurs et de vos tentations, de votre idéal et de vos luttes, comme vous le lui dites; il se meut avec vous sur le plan spirituel; pendant que vous traitez de ces choses, aucun souvenir de la réalité quotidienne ne vient diriger son interprétation; la famille, notre sauvegarde, est aussi notre geôle; le prêtre, c'est, ou ce peut être, notre libération. Pour lui, comme pour Dieu, le moment qui compte, c'est le moment présent. A chaque minute de sa vie, un homme peut devenir un autre homme. A plus forte raison un enfant. Dresser devant lui l'image de ce qu'il fut, comme le font inconsciemment ceux qui nous connaissent trop, c'est paralyser les élans généreux, les « je veux, donc je peux ».

Si, à chaque minute, nous nous remettions en face du devoir, les manquements successifs ne seraient que des

oscillations de la conscience et non plus des chutes et des enfoncements. Le passé nous tire, hélas; il conditionne notre présent. Mais nous ne pouvons plus rien sur le passé, dès qu'il est le passé; et le présent nous est donné avec quelque chose de neuf. Le regret pour chaque faute, les relèvements rapides, la bonne volonté toujours renaissante, toujours prête à l'espérance, la fermeté peu à peu acquise de l'attitude générale, tout cela efface, remplace, dépasse le passé. La marche est-elle autre chose qu' « une chute sans cesse rattrapée » (Sertillanges)? Il faudra nous présenter debout, à la dernière heure. Remettons-nous debout, aussi souvent que nous nous serons laissés tomber. Cela vaut pour l'enfant comme pour nous tous.

Un témoin qui ne le sera que de notre volonté de relèvement, et des chutes passées seulement par notre aveu, nous inspire la confiance en l'avenir qu'exige notre libération. Le prêtre est clairvoyant, il sait bien que votre prochaine confession calquera presque celle-ci, mais ne le savez-vous pas vous-mêmes? En ce moment où vous dites votre résolution, où il la reçoit, vous devez oublier votre faiblesse, et lui aussi : effaçons le passé, disons qu'il est aboli, brisons la chaîne, allons de l'avant.

Tel est le secret des miséricordes du Seigneur, qui pardonne septante fois sept fois, et de son ministre, qui vous absout à chaque confession, lorsque vous voulez absolument pure la minute présente. Une minute pure dans la suite de nos minutes, c'est une chance pour que la suivante soit pure aussi.

Si un enfant devait se confesser à son père, ne s'entendrait-il jamais répondre : « Tu me dis toujours la même chose, aujourd'hui je ne te pardonnerai pas »? Dieu pardonne. Le prêtre pardonne.

Le prêtre, parce qu'il croit en nous, mérite qu'on lui dise tout. Même les secrets les plus pénibles. Quand vient la tentation, qu'on y succombe, comme on serait misérable si l'on ne pouvait aller se jeter à genoux dans un con-

fessionnal, dire : j'ai péché, je ne pécherai plus! Et oser le redire plus tard, quand on aura manqué à sa promesse! On n'a pas le droit de s'abandonner, avec un tel secours tout prêt. On ne s'abandonne pas. On lutte. Et l'enfant peut lutter — il doit lutter de cette sorte.

Le pire usage de la confession serait celui qui nous dispenserait de la lutte. « Après tout, si je pèche, je n'aurai qu'à aller me confesser. » Et l'on pèche. Et l'on va se confesser. Et l'on pèche encore. La conscience s'endort. C'est le scandale des protestants. Veillons, dans notre rayon d'action, à ce que les petits enfants respectent le don de Dieu. Et menons-les se confesser à un directeur qui, mieux qu'un confesseur de passage, pourra empêcher leur conscience de s'endormir.

Nous les lui mènerons aussi souvent qu'ils en sentiront le désir, et plus souvent s'ils n'y pensent pas. Une confession par mois suffit d'ordinaire aux plus jeunes ; après la première communion une confession par quinzaine peut assurer une vraie et bienfaisante direction spirituelle et donner aux enfants une telle habitude du confessionnal qu'ils en retrouveront facilement le chemin, dans les heures difficiles de la jeunesse.

Une fois par semaine, pour beaucoup, ce serait trop. La routine peut s'établir; s'il est de règle que, tous les samedis, l'enfant ira se confesser, à telle heure, à tel confessionnal, les parents, ou les maîtres dans les écoles chrétiennes, n'ont plus besoin de s'en occuper; la confession entre dans le programme de la journée, comme y entrerait un bain ou une leçon de piano. A huit, neuf, dix ans même, un enfant n'a d'ordinaire pas assez de jugement ni de volonté pour pouvoir se confesser utilement, à intervalles rapprochés, sans qu'on lui ait rappelé le devoir de se préparer et sans qu'on lui en ait ménagé le temps et les moyens.

III. Les enfants abandonnés

Une des paroles les plus vraies et les plus navrantes qui aient jamais été prononcées est celle-ci : « l'éducation est un privilège ». Pas une dame catéchiste ne supporte cette affirmation, ce fait, sans un serrement de cœur, en pensant aux centaines d'enfants qui, dans le cercle de sa paroisse, échappent à leurs prêtres et à elles-mêmes et n'ont pas de parents, à peine des nourriciers; aux millions, aux centaines de millions d'enfants qui, à travers le monde, ne reçoivent aucune éducation. Pris de vertige, on ferme les yeux. Que peut une maman, chargée d'une nombreuse famille, sinon fermer les yeux sur les enfants des autres et concentrer ses forces sur les siens, pour leur assurer « le privilège »? Que peut une dame catéchiste, sinon considérer chaque brebis de son petit troupeau comme une privilégiée, dans les desseins de la Providence qui la lui a confiée?

Dieu ne fait rien sans nous. Si un enfant n'a pas de parents au sens plein du mot, qu'au moins il nous ait, mère adoptive de sa petite âme; pendant le peu de temps qu'il passe entre nos mains, nous ferons rendre au maximum ces moyens de choix : la Pénitence, l'Eucharistie; si nous le voulons, nos prêtres, malgré leur charge écrasante, seront les directeurs, et non pas seulement les confesseurs, de nos catéchisés. Trop souvent un vicaire débordé voit son confessionnal assiégé d'une troupe d'enfants turbulents qui savent à peine ce qu'ils viennent faire là. Il consentirait à diviser la troupe, à se déranger plusieurs fois, chaque fois pour une séance moins longue et plus profitable. Mais qui pourra sérier les groupes, qui consentira aux mêmes dérangements, qui tiendra registre de ceux qui savent ce qu'est la confession et qui s'y préparent, et de ceux qui ne le savent pas, parce qu'ils ne l'auraient appris qu'au catéchisme et qu'ils n'écoutaient pas ou étaient absents le jour de cette leçon? qui facilitera le

recueillement autour du confessionnal? qui, sinon des auxiliaires laïques?

Il n'y en aura jamais assez. Alors, qu'on agisse sur les parents eux-mêmes. Une dame catéchiste, ce n'est un rouage nécessaire que dans un monde mal organisé. Normalement, on ne devrait presque pas avoir à l'utiliser. Qu'avons-nous eu besoin de dame catéchiste dans notre propre enfance? Nos parents connaissaient leur devoir, et ne comptaient que sur eux-mêmes pour nous faire réciter, voire nous expliquer notre catéchisme, nous conduire à la messe, choisir notre confesseur, nous préparer à l'aller trouver. Ils le connaissaient, ce devoir des parents chrétiens, par une tradition ininterrompue. Là où la tradition a été rompue, ne faudrait-il pas la renouer? Entendrons-nous un jour au prône expliquer à ces parents qui oublient d'être éducateurs que la famille peut, doit collaborer avec le prêtre; et ce qu'on attend d'elle; et combien un bon usage de la confession entraînerait de progrès dans la conduite de leurs enfants? « Pourquoi rentres-tu si tard? — C'était jour de confession. » Les mères n'en savent pas davantage. Elles ne songent pas à s'étonner. Elles ne demandent pas : « Quand il faudra que tu y retournes, préviens-moi ». Elles n'observent pas si la conduite de l'enfant profite du sacrement reçu. Elles n'aident pas, elles n'encouragent pas; elles se désintéressent.

Intéresser les mères « pratiquantes » aux pratiques religieuses de leurs enfants, ce serait rendre au peuple chrétien tout entier le sens de ses responsabilités vis-à-vis de tous les enfants. Parmi ce peuple chrétien, les auxiliaires laïques du clergé. Hélas! longtemps encore le nombre sera grand des enfants dont les parents ignorent ce qui peut se dire en chaire, et la tâche immense pour les suppléantes. Dames catéchistes, c'est le terme consacré. Il ne dit pas tout ce qu'il doit dire. Plus urgente, plus délicate, plus abondante que l'œuvre de l'instruction religieuse de nos petits païens est celle de leur initiation à la vie sacra-

mentelle. Il faut que Dieu travaille dans ces âmes, que ces âmes se prêtent au travail divin, qu'un contact conscient s'établisse entre elles et la grâce.

Discerner l'heure propice, montrer dans la confession autre chose qu'une formalité, conduire comme par la main le petit chrétien jusqu'au seuil du sacrement de Pénitence, le présenter à son prêtre, et, pendant le colloque sacré, prier pour lui avec une émotion maternelle, se rappeler, quand on le retrouve dans la vie ordinaire, qu'il a franchi cette grave étape, afin qu'il lise dans nos yeux l'estime que nous en faisons et n'en perde pas lui-même la mémoire; lui demander un effort personnel à l'approche de la réception du Sacrement, l'aider par le contrôle bienveillant de cet effort; tout cela, c'est de l'éducation individuelle. Il y faut plus d'amour encore que de temps. Privilégiés, les petits enfants ainsi aimés... Pas un pourtant n'en est moins digne que les autres.

Marie Fargues.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

La « dolcissima mamma »

Comme sur ces vitraux anciens de nos cathédrales, où le soleil allume au gré de sa fantaisie des scènes de l'histoire des Saints, ainsi se détache en lumière, dans « la « Légende majeure » et les « Miracoli », chaque physionomie des enfants de Catherine.

∴

C'était à l'automne de cette année 1374 que la peste avait rendue tragique. Il ne restait plus trace du fléau et la campagne exhalait tous ses parfums : odeurs subtiles de septembre plus pénétrantes que celles du printemps! Sur le chemin qui, venant de Sienne, aboutit à Montepulciano, un petit groupe se détache en sombre sur le paysage clair que bornent au loin des collines bleues. Nous avons déjà reconnu la mince silhouette de Catherine, accompagnée de sa chère Alessia, de Cecca et d'une autre *Mantellata*, Giovanna Pazzi. Un peu en arrière, chemine maître Raymond qui dit son bréviaire. Oui, maître Raymond dit son bréviaire, mais il ne manque pas, après chaque *Gloria Patri*, de jeter un coup d'œil sur Catherine et même, quand il a fini l'une de ses heures, d'écouter ce

qu'elle prêche à ses compagnes. Car il est prudent, Maître Raymond, et c'est pour étudier à loisir sa nouvelle pénitente qu'il l'emmène à Montepulciano, chez ses sœurs, les Dominicaines contemplatives. Il est directeur spirituel de cette communauté, rendue célèbre par sa sainte prieure, Agnès, dont on vient déjà vénérer les restes en pèlerinage. Catherine est une sainte aussi, dit-on, son cas mystique intéresse au plus haut point le théologien dont la curiosité sera satisfaite. La Sainte profite des loisirs du couvent pour parler de Dieu. Elle parle, elle parle, comme si le mystère de la miséricorde divine et de la misère humaine était sans voile, elle parle, et les heures s'écoulent... et le pauvre Raymond s'endort. Mais Catherine indignée : « Est-ce à vous ou à ce mur que je parle, mon Père? peut-être vous serait-il plus profitable de m'écouter mieux. » Ce ton d'autorité inquiète et subjugue à la fois le Dominicain. — « Écoute, Catherine, s'il est vrai que tes relations avec Dieu sont telles que tu les décris, j'en veux pour preuve une bulle envoyée du ciel, une bulle authentique. » Alors Catherine de sourire : « Vous aurez votre bulle. » Le lendemain Raymond tombe malade. Catherine, souffrante elle-même, se lève malgré les protestations de ses compagnes qui crient à l'imprudence; elle veut prendre elle-même des nouvelles de son confesseur qui loge en dehors du couvent des sœurs. « Pourquoi viens-tu? demande Raymond, tu es plus malade que moi. » Sans répondre, la sainte se met à parler de la bonté de Dieu et de l'ingratitude humaine. Le Dominicain se sent peu à peu réconforté, il quitte la couche où il s'était étendu et vient s'asseoir sur un banc, en face de sa fille. A ce moment-là, rien de leur conversation de la veille ne lui revient en mémoire, mais soudain son âme lui apparaît à nu, avec tous les péchés de sa vie qui font saillie en face des bienfaits dont Dieu l'a comblé. Et comme

jadis le Franciscain Lazzarino, les sanglots l'étouffent, des sanglots inextinguibles, un flot de larmes s'échappe dont il n'est plus le maître, son cœur est prêt de se rompre. Dès qu'elle l'a vu pleurer, la vierge s'est tue, elle le regarde. Alors Raymond se souvient de sa promesse et lui demande : « Est-ce là ta bulle?

— Oui, c'est la bulle. »

« On n'a pas idée de la dose de scepticisme qui peut cuirasser un confesseur de religieuses », dit à ce propos un historien de la Sainte (1).

Un autre jour que Raymond, toujours à Montepulciano, visitait à son tour Catherine malade, il fut repris de ses doutes : Cette jeune fille au teint transparent, qu'une névrose de l'estomac empêche de supporter les aliments, sauf l'Eucharistie, et qui parle de ses rencontres avec Dieu, de ses révélations, de ses visions, comme d'une chose toute naturelle, n'est-elle pas le jouet d'une imagination maladive? Ou bien, qui sait? la victime du démon qui lui dérange l'esprit, après l'avoir incitée à ruiner sa santé? Le frère avait oublié sa bulle, il redemande une preuve. Et tandis qu'il baisse à nouveau les yeux vers Catherine, il n'aperçoit plus son visage, mais à sa place une tête virile et délicate à la fois, encadrée de longues boucles nazaréennes; c'est Jésus qui le regardait avec des yeux qu'il ne connaît pas et dont le reproche est infini... « Qui donc es-tu? », murmure-t-il épouvanté. « Celui qui est », répond la voix de Catherine. La vision n'a duré qu'un instant; mais, de ce jour, le Dominicain ne demanda plus de preuve; il crut pour toujours en celle qui déjà aimait à l'appeler : « Mon doux père et fils que me donna Marie. »

(1) L'Abbé Leclercq, *La mystique de l'apostolat, Sainte Catherine de Sienne.*

*
* *

Plus près de Sienne, à quelques milles seulement au nord-est de la ville, s'élève une colline couverte d'yeuses. Une abbaye la couronne, appelée Lecceto (*Illicetum*, de *ilex*, chêne vert) où vivaient, au temps de Catherine, des moines augustins. Giovanni Tantucci — celui qui s'était fait disciple de la Sainte, après avoir voulu l'éprouver, en compagnie du Franciscain Gabriele de Voltera, — faisait partie de la communauté. Un jour, il lui demanda de venir; et quand elle eut prié dans l'église de l'abbaye, il la conduisit à travers la forêt, jusqu'au bord d'un lac, au pied de la colline. Là se trouvait une chapelle, « San Leonardo al largo », où les religieux épris d'érémitisme goûtaient un recueillement plus profond qu'au monastère principal. Il leur était loisible de passer la journée à l'ombre des bois et même de rester plusieurs jours en solitude, dans les grottes avoisinantes. L'un d'eux vint au devant de la Siennoise dont la renommée était parvenue jusqu'à lui; Tantucci lui avait promis cette rencontre. Catherine vit donc s'avancer vers elle un religieux qui, dès l'abord, lui témoigna le plus grand respect. Le moine était grand avec des yeux clairs; son visage ascétique respirait le calme, sans rien de la mobilité italienne. Au reste c'était un Anglais du nom de William Flete. Au cours d'un voyage avec Tantucci — son condisciple à l'université de Cambridge, — il avait été séduit par le pittoresque érémitique de Lecceto, de sa forêt et de son lac propice à la contemplation. Et William ne revit jamais les brumes de son pays. Sa décision n'était pas sans mérite, fait remarquer Raymond de Capoue; s'il était retourné à Cambridge où le grade de bachelier lui était acquis, il fût certainement passé docteur. Docteur, songez donc! le Dominicain apprécie le sacrifice.

Mais William assis sous les yeuses, en face d'un lac paisible, se soucie bien de l'Université! Il regarde longuement Catherine, écoute sa voix. Elle parle de « *ce livre d'amour que le Christ a écrit sur son propre corps avec des capitales si grandes et si rouges que les plus illettrés le peuvent lire* ». Puis, subjugué, il lui confie son âme. Sa vie spirituelle est bien réglée, il s'abstient de viande, ne boit que de l'eau mêlée d'un peu de vinaigre, fuit les hommes le plus possible, n'écoute point les plaintes que les moines viennent lui faire au sujet les uns des autres, et chaque fois qu'il peut échapper à une obédience formelle de son prieur qui voudrait le voir officier à l'église, il dit la messe pour lui seul, dans l'ermitage. Catherine s'étonne, puis s'indigne : « Je vous le dis de la part du Christ crucifié, vous devez célébrer la messe au couvent, comme le veut le Prieur. En perdant les consolations, vous ne perdez pas la grâce, vous ne la recevez, au contraire, que dans la mesure où vous renoncerez à votre volonté propre. Il faut que nous ayons faim et soif du salut des âmes ; c'est pourquoi nous devons moins penser à notre repos d'esprit qu'à rendre service au prochain et à prendre part à ses souffrances; c'est une grande faute que d'y manquer! Je veux donc que vous écoutiez avec complaisance les plaintes de vos frères quand ils vous importuneront..., je vous en conjure de la part du Christ!... »

Le résultat des admonitions de la Sainte fut une plus grande admiration de la part de William, sans plus. Jamais le midi n'embrasera le nord, ni le cœur d'une femme ne convaincra la raison d'un homme. Tant que vécut Catherine, elle adjura l'ermite de se contenter d'une « cellule intérieure » où il pourrait emporter son recueillement sur les champs d'apostolat, de ne se refuser à

aucune sollicitation du prochain. Elle tenta même de le faire venir à Rome pour l'aider à défendre le Pape au moment du schisme. L'Anglais ne contesta point, mais demeura bien installé dans son confortable spirituel, sous les arbres de Lecceto; les grands arbres, ces maîtres d'oraison, comme dit saint Bernard. Il fit de pieuses reliques avec les vêtements usagés de la Sainte, écrivit d'elle un superbe panégyrique à sa mort, et mourut lui-même dans la paix.

Ce n'était pas un grand saint, mais c'était un sage que William Flete, bachelier « of arts » de l'Université de Cambridge!

* * *

Un paysage tout de contraste avec celui d'un lac reflétant l'ombre des forêts. C'est entre Asciano et le couvent de Monte Oliveto, dans la partie aride de la Toscane nommée Crêta. Le soleil darde sur la terre crevassée; deux jeunes gens sont assis, épuisés, au bord de la route. L'un est Landoccio dei Pagliaresi, l'autre Francesco Malavolti, un noble Siennois qui jusqu'alors n'avait eu d'autre occupation que les plaisirs. Tous deux sont des convertis récents, disciples de Catherine. Cette jeunesse de conversion est cause, sans doute, de leur imprudence. Comme c'est le temps du Carême et qu'ils observent le jeûne, ils avaient résolu de prendre leur collation à Asciano, mais arrivés là, un beau zèle les prend : « Si nous attendions jusqu'à ce soir, nous ferions collation avec les moines de Monte Oliveto? » Et les voilà de nouveau sur la route brûlante où bientôt ils tombent défaillants. Nulle ferme à l'horizon. Dans cette détresse, les jeunes gens viennent à parler de Catherine : « Pense-t-elle à nous à cette heure, notre douce maman? » Et tandis qu'ils prononcent le nom de leur mère, les forces leur reviennent, ils se relè-

vent et marchent encore un mille en parlant d'elle. Puis comme ils se sont tus, ils tombent de nouveau, incapables d'aller plus loin : « Catherine, douce épouse du Christ, où es-tu? » Cette fois, le miracle est avéré, le nom seul de la vierge leur a rendu la force. En le répétant l'un et l'autre nombre de fois, ils arrivent sains et dispos chez les moines de Monte Oliveto.

Francesco Malavolti, auquel nous devons ce souvenir charmant, était un jeune homme ardent et léger qui plus d'une fois, après sa conversion, retomba dans ses égarements.

Mais sa « Mamma » veille sur lui.

Un jour qu'il est à ses pieds dans la cellule de Fontebranda, Catherine, assise sur la dernière marche de brique, le scrute avec des yeux tristes.

— « Quand t'es-tu confessé pour la dernière fois? demande-t-elle.

— Samedi, ma douce Mamma. »

Et la Sainte, d'une voix soudain très grave :

— « Va tout de même te confesser, mon fils.

— Mais c'est demain samedi et j'irai me confesser ! »

Alors, le visage de Catherine s'allume :

« Comment, mon fils, crois-tu que j'ignore d'où tu viens et ce que tu as fait? » A la stupéfaction de Francesco, elle lui dévoile le honteux péché qu'il a commis la nuit même; puis son courroux s'adoucissant dans une supplication : « Va donc, mon fils, va te purifier sur-le-champ. » Ainsi fut fait.

Les inconstances de Malavolti valurent bien des larmes à sa « Mamma », mais, selon son expression, elle avait jeté un lasso sur lui dont le nœud se resserrera tout à coup : il se fit moine à Monte Oliveto.

Quant à Neri di Landaccio, c'était bien le type du poète

impressionnable à l'excès, cyclothymique, comme disent les médecins, c'est-à-dire passant rapidement d'un état d'exaltation joyeuse à la plus profonde tristesse, d'une activité fébrile à la dépression complète... « Ne te scandalise de rien, mon doux fils », lui répétait sa mère et, parce que les nerveux souffrent toujours par quelque endroit, elle ne lui commandait point de mortifications spéciales, mais simplement « d'accepter volontiers les malaises du corps ». « Regarde comme Dieu t'a aimé, lui redisait-elle souvent. Que la vue de son amour, d'une part, et de ta propre insensibilité, de l'autre, t'empêche de te laisser aller à l'abattement, au découragement. Tu sais bien ce que j'en pense, du découragement, c'est une lèpre qui ravage l'âme et le corps, paralyse les saints désirs et rend l'âme insupportable à elle-même. En agitant sans cesse la conscience, il la prive de la lumière surnaturelle et obscurcit la lumière naturelle. »

Néri garda toute sa vie cette « conscience agitée » dont Catherine dénonçait les conséquences funestes ; il est bien vrai qu'il en eut « la lumière naturelle obscurcie », car il fut pendant quelque temps atteint d'aliénation mentale. Tant que vécut sa « Mamma », il la suivit dans ses voyages et lui servit de secrétaire. Grâce à lui, la Sainte connut Dante dont il lisait les vers dans le cercle des disciples. Et quand, plus tard, on lui parlait de l'héroïne de la *Divine Comédie*, il pouvait répondre : « La vraie Béatrice, moi je l'ai vue, c'était un ange de lumière qui possédait toute doctrine de manière infuse, mais c'était une femme aussi, une maman, *una dolcissima mamma!*

* * *

Raymond de Capoue, Guillaume Flete, Neri di Landoccio, François Malavolti, visages qui émergent en lumière

du groupe des familiers de Catherine! Ils la suivaient déjà sur les chemins de son miraculeux apostolat. Catherine avait alors vingt-huit ans. Deux ans plus tard apparaîtra Stefano Maconi, son secrétaire le plus assidu, l'enfant préféré parce que, entre tous, il possédait un cœur aimant. C'est lui qui, tout triste un jour de voir Catherine partir pour Florence, se vit interpeller de la sorte :

— « J'ai une heureuse nouvelle pour toi, mon fils. Ton vœu le plus ardent va être exaucé.

— Très chère maman, quel peut-être ce souhait? »

Mais elle de sourire : « Sonde bien ton cœur.

— En vérité, chère maman, je ne trouve pas en moi de désir plus ardent que de ne te quitter jamais.

— C'est bien celui-là, en effet, répond Catherine, tu ne me quitteras pas. »

Elle devait l'emmener et le garder tout le temps de sa mission près du Pape.

Au Musée Brera de Milan, un tableau de Borgognone représente Maconi vêtu du froc des chartreux (qu'il revêtit en effet après la mort de sa Mamma) : il est agenouillé devant la Vierge Marie qui lui présente son Fils. Les traits de Stefano sont déliés, ses yeux vivants et aimables corrigent l'austérité du visage maigre; derrière lui Catherine est debout et le regarde avec un air de protection affectueuse de tendresse reposée...

Plus estompée, mais particulièrement pure, surgit encore dans l'avenir la physionomie d'un quatrième secrétaire de la Sainte : « Le très doux fils Barduccio ».

Et, tout à fait dans l'ombre, une face tragique et tourmentée de moine apostat. Un malheureux qui brûla pour Catherine d'une flamme coupable et, désespéré, se pendit.

*
* *

Dans le groupe des femmes qui suivaient aussi la Sainte, les personnalités sont moins accusées. L'une de celles qui se dissimulaient le plus (mais avec un brin d'affectation propre à la faire remarquer davantage) n'était autre que Lappa; Lappa toujours grondante qui, lasse de ne pouvoir retenir sa fille, s'est mise à sa suite sous la bure des *Mantellate*. Pour une mère si attachée à son foyer quelle vie fatigante et incertaine! Aussi se plaignait-elle souvent que son âme semblait chevillée à son corps et qu'elle ne parvenait pas à mourir... « Mère très chère, aurait pu lui répondre sa fille, souvenez-vous de ce jour où vous étiez à l'agonie. Tandis que je suppliais mon Époux pour votre doux passage en paradis, vous m'avez durement reproché de ne pas demander le miracle de votre guérison. Ai-je mal fait de vous obéir?... » Les choses s'étaient, en effet, passées de la sorte. Lappa mourante quelques années auparavant avait voulu vivre à tout prix, et les prières de sa fille la ressuscitèrent. Hélas! c'était pour voir mourir presque tous ses enfants et petits-enfants!

De Cecca, qu'on surnommait « la sotte », on sait peu de choses; mais chez la ronde Alessia, dite « la grassotta », on devine un caractère affectueux, entreprenant, expansif; elle était fière de montrer Catherine partout et peut-être lui attira-t-elle par là bien des ennuis.

« Règle bien ta vie, lui recommande la Sainte, et ne quitte ta cellule que par nécessité. Fuis la conversation de toute créature, à moins que la charité ne l'exige; aime tous les hommes, mais recherche-les peu... »

C'est la direction inverse de celle donnée à Flete, le solitaire.

La correspondance de Catherine avec ses sœurs est particulièrement précieuse pour la révélation de sa sensibilité humaine. Fréquemment, il y est question des peines du cœur dans les plus spirituelles affections. Comment faut-il les dominer, ces peines? Par plus d'amour encore, un amour tout désintéressé. Celui même dont Jésus nous aima.

Si la Sainte n'avait pas eu après l'expérience des épines de la pensée celle des épines du cœur, elle ne serait pas revenue, à plusieurs reprises, sur ce sujet dans son *Dialogue* : « Une âme éprouve une affection particulière, dit-elle. Et voilà soudain qu'elle croit s'apercevoir qu'elle est moins aimée. L'ami, semble-t-il, a moins d'attentions pour elle; il fait plus rares ces entretiens qui lui procuraient tant de consolation, tant de profit, tant de douceur! Et par surcroît, cette personne aimée réserve plus fréquemment pour une autre ces rencontres et ces conversations. La peine qu'elle éprouve de leur privation n'en devient que plus cruelle... » Mais, se hâte d'ajouter la Sainte, experte à tirer profit de toute alternative douloureuse, « cette peine introduit l'âme dans la connaissance d'elle-même. Dès lors, si elle veut obéir à la lumière et se conduire avec la prudence qui doit régler ses affections, c'est d'un plus parfait amour qu'elle aimera ». Et elle ajoute : « Pourvu qu'elle ne soit pas assez sotte pour se laisser dominer et troubler par sa peine, au point de s'abandonner au dégoût de l'esprit, au chagrin du cœur... »

Un jour viendra où Catherine pourra dire en vérité : « L'âme aimante souffre avec respect et se réjouit de tout; et plus elle se voit privée de consolation humaine et divine, plus elle est heureuse. »

Mais pour être surhumaine, elle n'en était pas inhumaine; elle avait senti les rusticités spirituelles de Thomas della Fonte, les doutes de Raymond, l'incompréhen-

sion volontaire de Flete, les inconstances de ses disciples, les démonstrations trop tapageuses comme les jalousies de ses sœurs ; et tous ces péchés contre sa propre affection si délicatement pure, elle se garda de s'en plaindre. Qu'était-ce, pour sa foi, en face des douleurs que lui causaient les offenses à l'amour de Dieu?

Alors que les hommes les plus taciturnes crient si facilement à l'ingratitude, à l'amour trahi, les femmes les plus expansives savent taire ce genre de blessures et crier devant Dieu seul, comme dit encore Catherine, « avec la voix de la patience! »

Renée Zeller.

Lettres du bienheureux Jean Dominici [1]

Lettre XII (2)

A Antonio Becchi, sur le Rialto à Venise

Je vous envoie cette lettre à remettre à la Sœur vicaire. Servez Dieu de toutes vos forces. Rien d'autre à vous dire pour l'instant.

C'est bien volontiers, quand je vois que j'ai gagné un peu d'avance — ce qui m'arrive rarement, car je ne sais pas distribuer mon temps et j'en perds, au lieu d'en faire bon usage —, que j'écris à votre ardente charité, bien-aimées dans le Christ, Sœurs, Mères, Filles chéries. J'y ai d'autant plus de plaisir que j'espère regagner avec usure, dans mon ardeur à faire belle récolte, toutes les fois qu'en cette terre si bien travaillée j'ouvre le sachet qui contient la semence de Dieu. Quand vous la recevez souvent, dites-vous que c'est une gâterie de la Providence à l'égard de votre faiblesse. Et quand je ne vous l'envoie plus, n'accusez que ma négligence ou peut-être votre froideur qui n'a point su souffler sur la cendre épandue de ma propre froideur.

(1) Voir *La Vie Spirituelle* du 1er mars, p. 293.
(2) Biscioni, n° 12, p. 129.

Aussi bien est-ce là une règle à suivre en toute votre vie : prendre avec joie quand on vous donne, et louer Dieu; souffrir patiemment quand vous êtes privées et que par là-dessus vient la tribulation, sachant que cette voie est celle des plus parfaits selon le mot de l'Apôtre : « Je sais être dans l'abondance, et je sais souffrir le manque, stable en toutes circonstances sous les armes de la justice qui me protège à droite comme à gauche (1). »

Pour être entendu des moins savantes, je vous dirai donc que l'homme est composé de deux natures toutes contraires, l'âme et le corps. L'âme est une créature spirituelle de tant de noblesse et excellence qu'en cette vie discours humain ne le peut expliquer. Toute la beauté de ces mille couleurs variées dans les oiseaux, les fleurs, les feuilles, toutes choses, toute la splendeur du soleil, de la lune, des étoiles, du feu, toutes les suavités de la douce mélodie, toute la fragrance des parfums bien plaisants et tout ce que tu peux rêver de plus précieux n'est que fange, ténèbre, douleur et amertume au regard de cette créature de Dieu, l'âme très noble. Que dire? Elle est si haute, si précieuse et grande que la glorieuse, souveraine, infinie Divinité l'a faite digne d'elle-même, car l'âme en rien jamais ne se repose, de rien jamais n'est contente si ce n'est de l'incompréhensible Divinité, dans la foi d'abord, puis dans l'immédiate vision.

Le corps humain d'autre part est en lui-même si vil et fétide, pourriture et néant, que n'étaient ces accidents des couleurs dont est revêtue notre chair, l'on n'aurait qu'horreur immense, épouvantement ou dégoût à voir si misérable chose. Assez le montre son appétit qui ne semble jamais satisfait s'il ne repèche à nouveau. Or qu'y a-t-il de pire que le péché?

Si donc la Divinité glorieuse te donne quelquefois douceur de l'âme, révélation d'en haut, vision de l'esprit, ravissement au troisième ciel, toi, tu veux fuir et, ce

(1) « Scio abundare, et penuriam pati, in omnibus perfecti stare per arma justitiae a dextris et a sinistris. » Phili, IV, 12 et II Cor., VI, 7.

faisant, dérobes à l'âme sa nourriture. Or cela vient d'une secrète envie du corps qui, avec l'aide de l'antique serpent, s'efforce de chasser Adam du paradis dont il ne peut jouir lui-même. Puisque Dieu a fait l'âme digne d'un si grand bien, ah! ne va pas la priver ainsi. Garde-toi de l'humilité coupable, et attends en paix. Si l'âme voyait le plus grand des démons transfiguré en ange de lumière et qu'elle fût sûre, sachant qu'il est son ennemi, de triompher de ses mensonges, elle ne voudrait quitter cette vision, car par nature il est plus noble qu'elle et c'est de cette noblesse que jouit l'âme bienheureuse. Lorsqu'elle voit Dieu, elle voit aussi les esprits damnés et de leur beauté native fait sa pâture.

Je vous dis ces choses afin que si la pensée vous venait, au cours d'une semblable vision, que cet or pur pourrait bien cacher de la vile fange, dès là que vous sentez que rien n'opère en vous que l'or seul, vous vous assuriez que cette vision si noble, que vous recevez dans l'humilité, n'est contredite en vous ni par le jugement propre, ni par la vaine gloire, ni par quelque autre vice. J'ai la certitude que Dieu veut donner cette nourriture à l'âme, puisqu'elle est intellective, et ne lui point refuser un aliment incapable de lui nuire.

Et je dis de même, pour le cas contraire, que si quelquefois Dieu vous montre chose qui vous peine, vous cause douleurs ou tourments sensibles, il ne faut pas la fuir. Dites-vous que le corps vil mérite bien ce mal effrayant. Demeurez fermes dans la tristesse. Résistez, ne fuyez pas. Car, par après, Dieu envoie de grands bienfaits. « Si nous avons reçu des biens de la part de Dieu, pourquoi ne pas accepter aussi les maux qu'Il nous envoie? (1) » Aussi, est-ce à juste titre, selon moi, que le bon Aza se voit réprimandé dans l'Ancien Testament pour avoir, malade, mandé des médecins et s'être disposé à suivre les conseils de la médecine afin de guérir de ses

(1) « Si bona suscepimus de manu Dei, mala autem quare non sustineamus? » Job, II, 9. La vulgate porte « suscipiamus ».

maux. Non qu'il y ait péché à honorer le médecin, car c'est Dieu qui l'accorde à nos nécessités. Mais ce que l'on permet au non parfait, on le retire au parfait. Ce n'est péché au séculier d'avoir de l'argent, c'est péché au religieux. Ce n'est faute, si l'homme de peu de foi mande le médecin pour guérir de ses maux, mais il ne peut trop plaire à Dieu, semble-t-il, que son vrai serviteur se confie à d'autres qu'à Lui-même.

Il n'y a guère, quelqu'un, qui avait grande réputation parmi les serviteurs de Dieu, fut affligé d'un mal physique qui l'empêchait de vaquer au service divin. Il le supporta seul, sans secours, des jours et des jours, désireux de ne vouloir d'autre aide que celle du Crucifié. Deux fois par jour, à l'heure du service divin, il Lui faisait appel, et se trouvait délivré, seulement pour le temps où il devait vaquer audit service, et non davantage. Or cette personne craignit que son empêchement ne vînt à croître assez pour l'arrêter entièrement. Elle consulta un médecin qui prescrivit, entre divers remèdes, de prendre à plusieurs reprises de la thériaque. Cette personne se détermina à en faire usage, mais seulement parce que c'est une médecine amère. Elle met donc son espoir en cette thériaque, en fait venir et, non sans quelque remords, n'en absorbe qu'une seule fois. Aussitôt elle sent que le Crucifié est fâché contre elle, et qu'elle ne pourra plus jamais vaquer au service divin comme elle faisait auparavant, si elle ne se réconcilie le divin médecin offensé. C'est ce qu'elle fit, et recouvra la grâce du Dieu plein de pitié, ennemie pour toujours des médecines temporelles.

Ainsi donc, tout ce que Dieu vous donne, recevez-le toujours allègrement. Ne demandez pas les visions, ne fuyez pas les peines, les larmes, l'adversité, et ainsi laissez-vous guider par l'Époux bien-aimé.

Dieu vous bénisse.

Florence 18 mars 1400.

Totus vester frat. Joannes Dominici.

Lettre XVII (1)

Dans le Christ Jésus. Sœurs bien-aimées,

De toutes mes forces je vous invite à grande liesse et joie spirituelle : grâce à Dieu, voilà retrouvé ce chemin du ciel que nous avions perdu; de membre en membre, nous sommes tous en passe d'y aller jouir avec le Bien-Aimé.

Depuis quinze jours, de notre petit groupe six sont partis pour le ciel. Et il y en a d'autres au lit, qui menacent de partir avant nous pour entrer en l'éternelle possession désirée. Et nous, indignes jusqu'à ce jour, nous avons beau crier chacun pour notre part : « Je désire me dissoudre et être avec le Christ » (2), nous demeurons en ce fleuve de Tantale arides et desséchés; et sur le cours du *palio* (3), ceux que nous regardions encore comme des poulains, les voici coursiers déjà qui nous précèdent en fête et joie et nous délaissent en arrière, dans la tristesse de notre cœur et la honte de notre paresse, nous les vieux, tout envieillis dans nos péchés, qui pensions passer les premiers. Je ne parle ainsi que pour moi, enveloppé que je suis d'un rets de péchés subtils qui chaque jour se resserre. Aussi, je le crois, Dieu ne veut pas de moi. J'en ai la certitude, ayant vu jusqu'à présent que ce Dieu infiniment pur m'enlevait tout juste les plus purs, les plus ardents en charité et qui le plus droitement s'en allaient sur la voie du ciel.

Le premier était comme englouti dans une humilité profonde telle que je n'en ai point vu d'autre parmi nous. Le second, tout garçonnet, ne savait même qu'il y eût péché, n'ayant, le mignon, que quinze ans. Le troisième en était venu à tant de pureté de corps et d'âme, bien qu'il eût déjà vingt-six ans, que c'est incroyable à

(1) Biscioni, n° 12, p. 137.
(2) Phili., I, 23.
(3) Course de chevaux sur la grande place de Sienne.

penser. C'est dans un pré riant, en doux fruits abondant, qu'était la place du quatrième. Il rendit son âme au Seigneur ayant aux lèvres ces paroles : « Vous le savez, ô glorieux Seigneur, depuis que j'ai pris l'habit, je n'ai jamais fait ma volonté propre. » Et le cinquième brûlait de tant de charité que durant les quatre mois qu'il vécut parmi nous, son amour fraternel surpassait tous les autres. Son souci de porter tous les fardeaux d'autrui ne se peut dire. Enfin, aujourd'hui, au ciel est allé le sixième, miroir de pénitence, nous laissant ses vêtements pleins de sang à cause des dures chaînes qu'il portait enfoncées jusqu'à l'os, car il était vêtu de peu de chair, mais d'une âme immense.

Et maintenant me tenant sur la route, je regarde, j'attends que passent Frère Laurent et Frère Rainaud, à cette heure encore solides. Et puis, je me retrouverai seul, souillure dans la balayure laissée.

O vie heureuse, vie vertueuse et sainte, que Dieu si tôt a tirée des soucis et mise au ciel, où la tristesse plus n'est sentie, ni peine aucune!

Filles bien-aimées, oh! pour l'amour de Dieu, étudiez-vous à suivre les traces de ces enfants, afin de jouir avec eux du partage.

L'on m'appelle, je ne puis en écrire davantage.

Adieu. Soyez en joie. Amen.

Castello, 6 août 1400.

Totus vester fr. Joannes Dominici.

Dans une longue lettre adressée de Castello, le 24 août 1400, au frère Jean Benoît du couvent des Saints-Jean-et-Paul à Venise, lequel, nommé Patriarche de Grado par le Pape, s'était enfui pour échapper à cette charge, J. Dominici nous fait connaître de nouvelles morts au couvent de Castello. L'épidémie — la peste — sévissait toujours. Elle attei-

gnait surtout les plus jeunes. Il n'en restait presque plus. Dès le début, Dominici avoue cette fois son angoisse : « L'angoisse m'arrache la plume des mains et m'impose silence quand je songe aux êtres si chers qu'a tout récemment pris la tombe. En trente-six heures, trois de nos novices bien-aimés ont été ravis à nos mains. La terre les a reçus. Mais leurs âmes, j'en suis sûr, ont joyeuses gagné le ciel. Un seul était profès, frère François de Pisauro (1). *» La ville elle-même est d'ailleurs pleine de malades : « au dedans, au dehors », il n'y a que cela.*

Aux deux tiers de la lettre, sorte de petit traité à l'usage des prélats, dans le moment qu'il va passer au chapitre troisième, sur la pureté, le Bienheureux doit s'interrompre : « Je dois me presser vers la fin. Diverses occupations m'appellent. A l'instant même, à l'autel, le Pater noster *à peine commencé* (2), *vient de tomber le frère Pierre-Paul, foudroyé par la peste. »*

Avant de finir, Dominici tient quand même à conseiller son frère sur le point de l'abstinence et de la santé. Ces conseils sont curieux. Que le nouveau Patriarche augmente ses menus. A cette heure il se doit aux autres. Mais qu'il n'en change point la qualité sous quelque prétexte de santé : « Je vous en prie, Vénérable Père, ne vous laissez point leurrer par les suggestions de la chair ou les prescriptions des médecins. Raisonnables peut-être, elles sont sûrement contraires à l'expérience vraie maîtresse de vérité Ils interdisent le poisson, les œufs, les légumes, le fromage, recommandent la viande, condamnent le jeûne au nom de la santé. Mais vous avez bien vu déjà, vivant avec vos frères, que c'est tout l'opposé... Bien souvent dans la Bible, dans les écrits du glorieux Jérôme, vous avez lu la vie des Saints Pères abstinents, et combien, loin d'être affligés des maux qui frappent les mangeurs de viande, ils la prolongent très avant. Repoussez sagement leurs conseils. « Honorez le médecin quand vous en sentirez la nécessité, car c'est en vue de la nécessité que le Très-Haut l'a créé » (3), *ou mieux suivez*

(1) Les autres n'avaient donc même pas un an de religion.

(2) Peut-être faut-il traduire : « à peine le temps de dire un *Pater noster* ».

(3) Eccli, XXXVIII, 1.

celle qui dit : « Mon corps jamais n'a pris de médecine charnelle, j'ai mon Seigneur Jésus-Christ qui d'un seul mot restaure toutes choses (1). *» C'est à cette pratique que va toute ma louange. Croyez-moi, c'est dans ces restrictions sur le manger que vous garderez santé de corps et d'âme, vous tirerez des maladies, et les éviterez pour l'avenir. »*

La lettre se trouve Ecclesiae Venetae, etc., *t. VII, p. 311-319.*

A.-M. F.

(1) Office de Ste Agathe (5 février), 2e ant. de Laudes.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Une amitié spirituelle : les Davidées

> Ce que voyant, les pharisiens dirent à ses disciples : « Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ? » Jésus, entendant cela, leur dit : « Ce ne sont point les bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. » (Mt., IX, 11-12.)

Le 7 juin dernier, un rapporteur de la Ligue de l'enseignement, M. Marceau Pivert, lisait au congrès de cette association, sur l'œuvre des *Davidées*, un volumineux rapport qui fit quelque bruit, et qui eut assez de portée pour émouvoir la presse parisienne la plus grave. Ce rapport, répandu par les soins de la Ligue, est une somme des erreurs et des injustices qui se propagent et s'écrivent, depuis quelques années, sur le groupement visé. Pour ceux qui ne vont pas les éprouver au contact de ses membres ou à la lecture de son bulletin, nous avons cru que l'heure était choisie de dire brièvement la vérité sur ce groupe, son histoire, son attitude en face du problème scolaire, sa spiritualité et jusqu'aux traits sensibles qui en font une figure humaine.

I

Le nom de *Davidée* (1) est devenu, à l'usage, un terme de combat et, comme tel, un vague synonyme de tout

(1) Cf. *Notice historique sur les bulletin Aux Davidées; Notre nom*, tracts.

membre catholique de l'enseignement public. Quelquefois même, par une dernière torture, on en fait un nom masculin et par une dernière imprécision on l'amène à désigner tout universitaire simplement « spiritualiste ». En fait, il est le patronyme d'un groupement d'institutrices de constitution assez récente, qui ne recouvre même pas l'ensemble des institutrices catholiques organisées.

Il est né de l'amitié de quelques jeunes filles isolées dans la haute montagne, sans préméditation, sans aucune de ces conditions que souvent nous croyons nécessaires à l'origine des œuvres importantes : ni la célébrité, ni les relations, ni le rayonnement des capitales.

Elles étaient plusieurs institutrices dans certains des villages les plus reculés des Basses-Alpes, à 1600 et 1800 mètres de haut. Elles se réunissaient quand la neige le permettait; on passait ensemble les jours de congé, parfois les nuits. Les unes étaient plus croyantes que les autres, mais l'amitié naissait de la vie, des besoins, des préoccupations communes, et les échanges se poursuivaient dans la correspondance.

C'était la guerre. Elle coïncida, pour ces quelques jeunes filles, loin des tumultes, avec une période de réflexion et de travail intérieur. On raconte parfois, en simplifiant à l'excès les choses, qu'ayant « perdu la foi » elles la retrouvèrent en lisant *Davidée Birot* de René Bazin. Mais que veut dire une aussi massive expression : perdre la foi ? Cette formule sommaire recouvre des itinéraires spirituels complexes. Ce que la plupart d'entre elles avaient perdu, à l'École Normale, c'était surtout la continuité de la vie religieuse ou simplement de la vie intérieure. Sous l'objection, l'oubli et la négligence, elles avaient cédé à une vie ralentie, tantôt indifférence satisfaite, tantôt foi diffuse, inopérante et lasse. Elles n'avaient pas tout perdu : sorties de la même École, elles gardaient une vénération affectueuse à leur directrice, non pratiquante d'ailleurs, qui leur avait laissé quelques directions sûres : être loyal, conformer sa vie à ses principes, se former un

jugement indépendant, une morale désintéressée. Elles en retenaient un désir appliqué de vérité et de sincérité, vertu un peu austère pour de jeunes âmes sans le secours de la vie intérieure, mais que soutenait, à la veille de leur première classe, l'enthousiasme du métier nouveau.

Arrivées dans leurs postes, elles vécurent la déprimante et inévitable aventure que nous voyons encore, de temps à autre, racontée dans le bulletin : postes déshérités, têtes rebelles, solitude, décevant effritement des occupations qui ne s'insèrent pas dans une œuvre. Se replient-elles sur les principes qu'elles ont emportés de l'École Normale, elles s'étonnent de ne pas pouvoir en nourrir leur vie. Se recueillent-elles sur leur jeunesse, elles entendent encore le chant lointain de la foi, mais elles ont laissé la distance se creuser entre leur formation scientifique et leur formation religieuse, et l'intelligence est là, maintenant, avec ses exigences qu'on ne dupe pas.

C'est alors que *Davidée Birot* fut prêté à l'une d'entre elles. Sur ce point encore, on ne diminuera pas la légende en la ramenant à la vraisemblance et à la vérité. Un livre, bien qu'il puisse être l'instrument violent d'une irruption de la grâce, ne convertit pas une âme non préparée. Ce que trouvèrent ces lectrices, dans l'ouvrage de Bazin, ce fut au premier contact un peu de leur histoire, de leurs besoins, de leur problème. Ce fut surtout l'exemple d'une conscience délicate et d'une âme dévouée, soutenue par le même amour du métier et le même désir de loyauté : « Une femme inconnue mais capable de bien. » Elles n'y apportèrent pas une exaltation fiévreuse, mais un étonnement qui était déjà une réflexion. Elles passèrent de longues heures, confessent-elles (1), à lire et relire l'ouvrage avant d'être non pas même convaincues, mais simplement portées à admettre la précarité, malgré ses noblesses, d'une morale purement humaine.

Une « mystique » cependant, au plus beau sens du mot, leur était née, cristallisant autour de cette rencon-

(1) *Notice historique.*

tre. Le travail restait à faire. Elles s'y mirent avec entrain, il ne s'agissait que d'avoir reçu l'impulsion. Elles tâtonnèrent quelque temps entre des conseillers timides que leur reprochaient une « curiosité malsaine » et des bonnes volontés pieuses qui ne leur apportaient que de fades littératures. Elles fouillèrent un peu partout, les bibliothèques pédagogiques et celles de leurs amis. Bientôt l'idée leur vint de réunir leurs efforts en échangeant entre elles des lettres circulantes sous le signe de leur récente lecture : *Aux Davidées*, marquant ainsi (car Davidée Birot ne fait pas, dans l'ouvrage, acte de conversion) que leur intention se portait vers toutes les âmes inquiètes de Dieu, fussent-elles encore loin du seuil. « Pour se dire bonjour », écrivait l'une d'elles. Simple liaison entre quelques amies qui ne songeaient nullement à une diffusion plus large, pas même au jour prochain où le jeu des nominations administratives, en les dispersant, allait répandre du même coup la semence. Peu à peu, de proche en proche, d'autres amies s'agrégeaient au noyau. Une retraite souda leur union, et en décembre 1916, après des hésitations, la petite feuille mensuelle, jusque-là manuscrite, devint un bulletin de cinq pages imprimées.

Une œuvre, comme un homme, porte un rayon d'enfance dans le premier secret de sa vie privée. Bienheureuse période des espoirs et des enfantements! Du premier jour de la vie publique il lui faut accepter l'opposition, la polémique et les résistances. Elles ne furent pas épargnées au bulletin naissant. Plusieurs ouvrières de la première heure, au même temps, entrèrent en religion ou furent emportées, coup sur coup, par la mort. La lassitude aurait menacé si les plus hauts encouragements n'étaient arrivés aux initiatrices, leur donnant confiance dans l'œuvre à accomplir sinon dans l'œuvre faite, et la conviction qu'elle était dans la ligne de Dieu.

En 1921 le nombre des abonnés s'éleva assez soudainement Depuis, tout en s'étendant sans arrêt à la périphé-

rie, le groupe travaille surtout à la conquête de lui-même, car on y professe que l'œuvre de conversion est plus exigeante pour le chrétien que pour tout autre.

II

Encourager les catholiques de l'enseignement public fut à son heure un scandale pour les catholiques eux-mêmes. Le temps n'est plus, nous dit-on, de ces vues étroites. Il n'en reste pas moins au cœur de chaque institutrice catholique un cas de conscience pénible. Les Davidées l'ont résolu avec une sincérité scrupuleuse (1), et la récente intervention de M. Marceau Pivert leur a donné l'occasion de préciser leurs vues (2).

Voici l'objection telle qu'elle est parfois formulée : « Comme institutrice laïque vous vous êtes engagée envers l'État à ne pas intervenir dans la formation religieuse de vos élèves. Catholique, vous en êtes incapable. Si vous restez, vous violez sournoisement le contrat, ou vous déchirez votre conscience religieuse. Il faut donc choisir entre l'État et l'Église. »

Une des articles que nous rappelons discerne dans ce raisonnement sommaire un certain nombre d'erreurs ou de confusions. Nous allons les grouper :

1° *Une ambiguïté sur le concept d'État.* Il y a une orthodoxie d'État en matière d'enseignement : la loi, les programmes. Or ceux-ci sont neutres, non pas athées. Seuls des discours, conférences, circulaires, lettres, directions, émanés de tous les degrés de la hiérarchie, tendent parfois, — trop souvent, — à propager un athéisme officieux, en contradiction ouverte avec la notion officielle de neutralité. Mais aucun *pie creditur* ne leur est attaché,

(1) *Un cas de conscience*, tract.

(2) *Eclaircissements sur les Davidées*, bulletin de juillet 1930. — *Nouveaux éclaircissements*, octobre 1930. — *Un autre son de cloche*, déc. 1930

et de fait l'instituteur, s'il est irréprochable, n'en souffre pas de la part de ses supérieurs immédiats. Au reste, il garde toujours la ressource d'en appeler des interprètes à la loi.

2° *Une confusion du rationnel et du confessionnel,* suscitée par des esprits intéressés ou faux et déplorablement encouragée par certains catholiques mal instruits. Ne cessons pas de nous convaincre, non parce que c'est habile, mais parce que c'est vrai, que Dieu n'est pas catholique, en tant que cause explicative du monde et fondement de la morale, qu'il est objet de raison avant d'être objet de foi : principe élémentaire où s'accorde Descartes avec les canons du Concile du Vatican. Ce qu'on enseigne officiellement dans les programmes de l'enseignement secondaire et supérieur deviendrait-il erreur en passant aux programmes de l'enseignement primaire? Si l'on objecte que Dieu est trop discuté pour être offert à des intelligences en formation, nous demanderons pourquoi on continue d'enseigner comme un dogme, aux mêmes enfants, la loi de Mariotte et la géométrie d'Euclide qui font un peu l'effet, dans la science moderne, de survivances sociologiques; ou bien la religion totémique, morte-née ? On sait d'ailleurs combien sur ce point les instructions de Jules Ferry, fondateur de l'école laïque, ont été déformées par certains héritiers de sa pensée.

3° *Une erreur juridique sur les fonctions de l'État.* L'enseignement n'est pas une fonction d'État comme la police ou la juridiction : sinon l'État ne tolérerait pas une école libre à côté de son école. S'il a le droit d'entrer sur le marché de l'intelligence avec ses moyens puissants de concurrence et d'exercer un contrôle, par les examens et les titres, sur la valeur technique des hommes dont on s'apprête à lui faire des citoyens, il n'a pas compétence de posséder une métaphysique à lui, parce qu'il n'existe pas en tant que conscience individuelle; il peut encore moins prétendre à en imposer une, si l'on y sait encore

ce que c'est que la vie de l'esprit, et la libre adhésion d'une âme à une idée.

*
* *

Neutre signifie qui n'est ni l'un ni l'autre, ni confessionnel, ni anti-confessionnel. Ce serait une question de savoir dans quel sens la neutralité est le plus souvent violée. Qu'il nous suffise d'établir que si par neutralité l'on entend loyalement cette indifférence confessionnelle dans les limites de l'école, et non pas un effort persévérant pour taire par tous les moyens, jusqu'à la torture des textes classiques, non seulement le nom de Dieu, mais toutes les pensées qui pourraient avoir quelque chance d'y conduire, une institutrice peut être Davidée sans violer la neutralité scolaire.

Il faut, pour affirmer le contraire, vouloir ignorer leurs déclarations répétées : « Nos chefs savent que nous voulons être les plus respectueuses des règlements scolaires, que notre loyauté et notre charité de catholiques nous interdisent de froisser une conscience d'enfant, donc de violer la neutralité. » Hors de la classe même, où pourtant nul n'a droit de regard, la discrétion dans leur vie religieuse leur est recommandée comme une vertu professionnelle. Chrétiennes, certes, elles n'acceptent la neutralité que comme un pis-aller, non qu'elles aspirent, comme on le fait croire à des esprits simples, vers une sauvage mobilisation des consciences, mais parce qu'elles ne peuvent pas ne pas avoir le regret de ce que serait le libre royaume de Dieu dans les cœurs. Mais elles l'acceptent loyalement. S'il y a une difficulté à contenir un cœur ardent, et à respecter les éducations diverses qu'apportent en classe les enfants de familles différentes, la difficulté, qu'on ne l'oublie pas, se pose à *tous* les maîtres, catholiques ou non, et la sensibilisation de l'âme par les habitudes chrétiennes de vie intérieure n'est pas pour atténuer la délicatesse qu'apporte à ce scrupule toute conscience droite.

La conduite des ces jeunes filles s'accorde d'ailleurs à leurs déclarations. Le *Temps* écrivait très justement, à propos du rapport Pivert : « Les jeunes filles sont entrées aux écoles normales régulièrement, en sont sorties régulièrement, ont été appelées régulièrement à des postes d'école primaire... De deux choses l'une : ou elles transportent l'Église militante dans leur classe, et il y a un personnel de contrôle pour les rappeler à l'ordre; ou elles conservent à leur enseignement le caractère de neutralité prescrit par la loi, et personne n'a rien à voir dans leurs croyances. On bien encore, pour ne rien omettre d'essentiel, elles se livrent, au dehors, à des manifestations compromettantes pour l'école, et il y a des autorités pour les frapper; ou, au contraire, elles respectent, jusque dans leur comportement extérieur, les légitimes exigences des familles, et nul, non pas même les politiques de sous-préfectures n'y ont rien à redire (1). » Or c'est un fait : devant l'alternative, pas une seule fois une charge n'a pu être relevée ou une sanction prise contre une Davidée, sans pour cela que l'Église ait eu à leur reprocher d'être de tièdes enfants. Comme le précise un récent bulletin : « En disant *nous*, nous ne parlons bien évidemment que de celles que nous connaissons, qui viennent à nos réunions, qui s'inspirent de notre esprit : nous ne sommes pas responsables de tous les actes, paroles et comportements de toutes les institutrices françaises qui vont à la messe (2). » Et pour tout dire, nous savons que cet esprit implique une vigoureuse opposition à certain dénigrement de l'école laïque si manifestement polémique et inintelligent que le clergé a dû intervenir contre lui à plusieurs reprises.

*
* *

Cette loyauté satisfaite, le scrupule va rebondir au cœur de notre jeune institutrice. Si, en restant à l'école,

(1) *Le Temps*, 10 avril 1930.
(2) *Nouveaux éclaircissements*, p. 7.

elle ne se rend coupable ni de déloyauté à l'égard de l'État ni d'infidélité à l'égard de l'Église, ne mutile-t-elle pas volontairement son rayonnement de chrétienne? S'il n'est pas mal de rester, ne serait-il pas mieux de partir?

Nous nous garderons d'imposer une réponse d'ensemble. Il y a des cas, sans doute, où la solution est délicate : encore faut-il se méfier toujours, quand on occupe un poste de service, d'une certaine tentation vers les voies plus faciles et consolantes. A la majorité on ne peut qu'indiquer le programme de saint Paul : « Je me suis fait tout à tous, afin de gagner le plus grand nombre. » C'est déjà beaucoup de tenir une place où la neutralité pourrait être violée dans le sens que l'on tait à l'ordinaire. Mais être là, si l'on songe au mystère de la présence, c'est plus encore : « On agit plus par ce que l'on est que par ce que l'on fait et rien ni personne ne peuvent empêcher le rayonnement d'une âme », rappelle un de leurs tracts les plus médités, et il ajoute : « Une Davidée sait qu'en elle toute laideur, comme toute beauté se répercute en d'autres âmes; elle fait en sorte de donner à ceux qu'elle nourrit tout ce qu'il y a de meilleur. L'atmosphère de dévouement, d'humilité, de dignité, de paix qu'elle crée, oriente ses enfants vers Dieu (1). » Ici nul parjure, mais non plus nulle restriction : on n'empêche pas le silence de parler, la présence de créer, l'exemple de séduire. C'est ce qu'a bien compris M. Marceau Pivert quand il propose, à la fin de son rapport, que nul ne soit admis aux examens de l'enseignement public s'il est convaincu par son dossier d'avoir reçu une « formation cléricale » ou même indifférente au laïcisme combattant. Mais jusqu'à ce que notre pays soit conquis à ces méthodes d'étranglement (2), que M. Pivert se rassure : ce rayonnement dépasse les choses de ce monde. De ces institutrices qui veulent être modèles sous le regard de

(1) *Idéal de vie*, tract.

(2) Il est juste de noter qu'elles eurent la désapprobation discrète, mais ferme, des officiels présents au Congrès.

Dieu et conduire en elles l'humanité vers ses plus hauts sommets, ni l'État ni la République n'auront jamais rien à craindre. Puissent-ils trouver toujours d'aussi scrupuleux serviteurs.

III

De cette attitude du groupe au dehors, il faut nous tourner maintenant vers sa constitution intérieure. Elle a suscité bien des curiosités aventureuses. Parce qu'elle est discrète, on l'a crue secrète. Revenant sur son passé et regrettant les années perdues, une correspondante évoque dans un bulletin l'époque où « appelée », elle n'était pas encore « élue ». Il n'en faut pas plus à M. Pivert, qui n'a pas l'Évangile toujours très présent à la pensée, pour parler de société occulte, de cérémonies d'initiation (ô déformation sociologique!) et de publication réservée. Un récent bulletin (1) le rappelle à plus de pondération critique.

Tout est bien plus simple. « Notre groupe, me disait une de ses dirigeantes, est une maison de verre. » Il suffit à chacun, pour s'en convaincre, d'entrer dans sa familiarité. Faute de l'irremplaçable contact des personnes, le bulletin le représente si bien et de manière si constante que nous ne ferons appel, pour appuyer la richesse de nos souvenirs personnels, qu'à la collection de la dernière année.

*
* *

S'il fallait en caractériser les voies par deux mots, nous dirions qu'il est une intelligence et une amitié.

Il faut insister sur l'intelligence. Du mot *Davidée* on a fait trop souvent le synonyme de je ne sais quel mysti-

(1) *Nouveaux Éclaircissements*, oct. 1930.

cisme énervé et surabondant qui serait une compensation morbide pour des âmes déçues. On reconnaît une exégèse commune de la conversion religieuse, singulièrement ignorante des effets et des exigences de la grâce. Souvent, il est vrai, chez une jeune fille, une crise intérieure se traduit au premier temps par un affolement de la sensibilité. Mais lisons ces confessions que publie de temps à autre le bulletin : nous y voyons comment l'influence de l'œuvre a été précisément d'apprendre à ces âmes troublées la mesure du Maître intérieur. Le calme établi, on leur enseigne à ne pas plus abuser de la quiétude que du délire, à ne pas confondre rêverie et méditation, à résister au bien-être spirituel, « qui rend tout facile, mais n'est pas une marque d'amour comparable à la fidélité gardée au devoir malgré l'absence de goût intérieur (1). »

Les esprits avisés, d'ailleurs, qui s'occupent du sort de ces jeunes filles, savent qu'il n'est pas bon de jeter un cœur de vingt ans dans des voies où il n'est pas capable, sauf exception, de discerner ce qui vient de l'homme et ce qui vient de Dieu. Ils s'attachent au contraire à leur donner avant toute chose une solide formation de culture sur les trois plans professionnel, intellectuel et religieux. Tout leur programme tient en deux phrases : « Mieux remplir nos devoirs d'institutrices. Mieux connaître notre religion. »

La perfection dans le devoir d'état leur apparaît comme le commandement primordial. Certes « la piété est utile à tout », mais saint Paul n'entendait pas qu'elle suffît à tout, et la prière qui rongerait sur la préparation de la classe, écrivent ses jeunes disciples dans leur bulletin (2), est, au sens le plus grave, du temps perdu. La piété peut contribuer grandement à l'amour du métier, elle ne donne pas une technique. *L'Idéal de vie* est très pressant

(1) *Mortification*, décembre 1929.

(2) *Le devoir d'état*, décembre 1929. — *Un apologue à méditer*, janvier 1930.

sur ce point : « Ce travail de redressement, cette fidélité à l'intelligence et à la vérité doit se manifester aussi dans le domaine pédagogique par le perfectionnement des méthodes. Étant respectueuse de l'autorité légitime qui est d'origine divine, la Davidée utilise consciencieusement les conseils de ses chefs dans le domaine professionnel. Tout manque de méthode ou de zèle, toute négligence à l'égard du travail, de la discipline scolaire, même en ce qui concerne des détails que personne ne saurait découvrir sont considérés comme des fautes par la Davidée qui agit pour Dieu et sous le regard divin. » L'inquisition de Dieu poursuit la vigilance plus loin que celle de l'État qui n'a qu'à se flatter de cet inspecteur bénévole. Bien souvent, de fait, les inspecteurs de la terre ont dû reconnaître ouvertement que les Davidées de leur ressort étaient de leurs meilleures institutrices. Toutes du moins aspirent à l'être, et elles ont pour les porter là une profonde mystique de la vocation : le sentiment que la place d'un homme est une commande de Dieu, que la tâche prochaine est pour chacun la Bonne Nouvelle qu'il doit accueillir, que toute évasion est une lâcheté quand elle n'est pas une duperie, que chaque minute suinte une goutte de vie surnaturelle, et que le plus humble amour de Dieu est celui qui consent aux choses quotidiennes.

A côté du souci professionnel une Davidée a le souci constant de sa culture. Nous ne disons même pas de sa culture religieuse, car si la préoccupation de se faire une foi intelligente est pour chacune le point de départ et le point d'arrivée, on est assuré chez elles que toute culture de l'intelligence, dans la mesure où elle se greffe sur une vie intérieure (1), possède une valeur religieuse. On n'appréciera cette disposition à sa valeur que si l'on sait combien il y a à faire pour réveiller le sens de la culture,

(1) Voir l'article très actuel du n° de déc. 1930 : *La culture et la vie intérieure.*

chez de jeunes normaliennes, dans le désarroi qui suit les années de surmenage scolaire. Quand on le lui a rendu trop longtemps ennuyeux, une âme féminine est plus facilement rebutée que toute autre par l'effort intellectuel. Il faut lui rappeler que l'homme est fait pour connaître Dieu, aussi bien que pour l'aimer et pour le servir, et lui représenter par delà l'effort cette « sérénité contagieuse » (1) que donne à l'esprit la maturité intellectuelle.

Il n'y a donc pas de coupure, pour ces jeunes filles, entre la culture et la foi. Non que leur foi incline du dehors le libre exercice de leur intelligence, mais parce que leur intelligence n'est reprise par leur foi qu'à son plein développement.

Les trois organes de ce travail sont le bulletin, les journées d'étude et la bibliothèque circulante.

Insistons sur le bulletin, qui est le plus important des trois, car il assure la continuité de la tradition avec la nourriture de l'année. Toute personne peut le recevoir sans aucun autre engagement (2). Sa matière est diverse, bien équilibrée, solide. Ele se répartit en trois masses.

Des articles de culture générale reprennent plutôt qu'ils ne prolongent les études de l'École Normale; on y voit souvent le souci d'ouvrir des fenêtres sur de nouveaux paysages, ou de révéler, par des méthodes plus souples, les paysages que l'on croit connaître. Des textes sont analysés dans cet esprit. Une *Lettre philosophique*, à chaque numéro, essaye sur les sujets les plus divers d'exercer la précision de l'intelligence en éveillant l'amour des idées et le goût d'éprouver son jugement dans toutes les circonstances de la vie. Une large place est faite aux questions sociales et à l'histoire de notre temps. Certaines

(1) *Idéal de vie.*

(2) Le prix de l'abonnement est de 16 fr. S'adresser à Mlle Silve, institutrice, St-Pons par Seyne-les-Alpes (Basses-Alpes). C.c. 81-81, Marseille.

de ces études, poursuivies sur de longues durées, — telle une enquête menée depuis deux ans sur les origines de l'irréligion moderne, — représentent d'importantes entreprises. On ne saurait trop marquer la qualité où elles atteignent, tout en gardant la simplicité d'exposition qui les rendent assimilables au plus grand nombre.

Des articles de culture religieuse complètent cette information générale. Quelques-uns initient à des problèmes d'ensemble, comme telle étude récente sur l'histoire des religions. D'autres sont des directions régulières pour l'étude fragmentaire des Écritures.

Enfin des articles de spiritualité et de vie intérieure assurent la meilleure part, toujours dans le même esprit direct et sensé. Une *Méditation* où la foi vive se nourrit à une psychologie concrète, un *Examen particulier* qui nous révèle sans doute le plus intime de l'œuvre en sont à chaque bulletin la charnière.

Les dernières pages de la Revue n'appartiennent à aucune catégorie. Elles sont comme un éparpillement d'enfants dans un pré. J'imagine que beaucoup d'abonnées commencent par elles leur lecture, pour y retrouver leur vie, leurs amitiés et leurs confidences sous la plume de celles qui ont osé. C'est ici que les jeunes font leurs premières armes, quand elles ont appris à construire un article, à se corriger, à se laisser corriger.

On ne prétend pas que tout soit parfait dans le résultat : « Telle expression, avoue une collaboratrice (1), aurait mérité d'être plus nuancée, telle lettre publiée naguère révèle un enthousiasme trop juvénile. Mais l'impression d'ensemble faite sur auteur non prévenu est-elle celle que M. Pivert donne à ses auditeurs ? Notre bulletin ne contient-il pas des articles raisonnables, des études documentées et calmes, des exhortations au travail, à la loyauté, à la bonté, à la charité ? M. Albert Bayet a pu écrire qu'il le trouvait d'une « allure modérée », et M. Albert Bayet n'est pas de nos amis. » Si l'on veut encore un témoignage non suspect, recueillons cet

(1) *Nouveaux Éclaircissements*, oct. 1930.

hommage, égaré dans un violent pamphlet, du *Bulletin des groupements féministes de l'enseignement laïque* : « Rendons à César ce qui appartient à César : ce bulletin mensuel est copieux, bien distribué, intéressant. Il contient une matière abondante... Il est vivant et attachant; on comprend, en le suivant, quel lien puissant il est entre ses abonnés... Le ton en est élevé, l'atmosphère sereine, trop même... » Les quelques imperfections qu'on a pu relever, surtout à ses débuts, sont des défauts de jeunesse. Toute revue qui s'astreint à faire une place aux jeunes et à leur laisser quelques pages comme libre champ d'exercice doit leur permettre des écarts et des cris qui sont la rançon de la vie. Une œuvre chrétienne enfin qui, sur la voie de la sainteté, poursuit bien plus sévèrement l'ennemi intérieur que l'ennemi extérieur, doit être jugée sur les résultats de sa maturité : plus grande est la distance qui la sépare de sa jeunesse, plus nombreuses les imperfections vaincues, plus méritoire est son effort.

Une revue semble par nature destinée à l'éphémère. On a cherché bien des moyens, tous du côté de l'édition, pour donner à ces organismes caducs un peu de la durée du livre. Qui a jamais pensé qu'on puisse les trouver dans une réforme du lecteur ? Il n'est pas très douteux qu'aucune revue n'est mieux lue ni mieux utilisée que le bulletin dont nous nous occupons. Attendu avec ardeur, il est la matière, pendant tout un mois, du travail assidu de quelques milliers d'institutrices. Les articles y sont précisément orientés de manière à ne pas se boucler sur eux-mêmes, mais à donner des méthodes, à préparer les voies au travail qui spontanément les prolongera, à le faire désirer. Denses à dessein, accompagnés de conseils bibliographiques, ils sont des guides plutôt qu'un enseignement. Ce travail n'est pas solitaire. De moins jeunes apprennent à de plus jeunes comment lire un article, en saisir la structure, en épuiser le détail, en écouter les suggestions. Des lettres s'échangent, des conversations s'amorcent. Enfin le dernier ricochet d'une

étude importante n'est pas atteint avec le dernier jour du mois : un tirage à part en est gardé, qui sera là pour satisfaire dans l'avenir, sous forme de tract, à des appels précis.

L'action du bulletin et son esprit trouvent une expression condensée dans les journées d'études religieuses qui, pendant les vacances, se soudent aux retraites annuelles. Plusieurs groupements universitaires, à notre connaissance, et parmi eux de non confessionnels, ont organisé, même sur des matières profanes, des journées semblables. La formule s'est donc montrée pleinement heureuse. Celles dont nous nous occupons sont imprégnées de l'esprit du groupe. Transformés par la chimie subtile qui s'en dégage, les conférenciers n'y restent pas des conférenciers. Ces visages qui semblent se rendre à une fête, ces regards où l'on sent passer toutes les formes humaines de l'intelligence : l'intelligence de l'innocence, l'intelligence de la bonté, l'intelligence de la souffrance, l'intelligence de l'inquiétude et celle de la joie, cette attention suspendue comme la dévotion qu'imprime une longue attente, appellent autre chose : non pas des formules mais une matière pour cette avidité de comprendre, et en un autre sens non pas une matière, mais une formation, des méthodes de travail illustrées sur l'application immédiate. Aussi nul système ne réglemente le programme de ces réunions; il y en a qui sont de beaux édifices, d'autres où la camaraderie a décidé d'une aimable fantaisie.

Nous devons signaler enfin que les Davidées, si forte soit l'amitié qui les unisse, ont le sens de l'Église, qu'elles participent activement avec tous les groupements catholiques voisins aux Journées Universitaires de Pâques, et que l'assistance aux Semaines Sociales leur est particulièrement recommandée comme un devoir de leur temps.

Leur troisième lien intellectuel est la bibliothèque circulante. Elle s'accroît de tous les livres recommandés au

bulletin; ceux-ci sont retenus en petit nombre, car mieux vaut bien lire, estime-t-on, que beaucoup lire, mais ils sont recommandés à fond, et à chacune selon ses besoins. Le choix en est compris de manière à ouvrir l'intelligence sur toutes les voies et à lui faciliter le raccord avec l'extérieur : on veut qu'une Davidée puisse parler à toutes ses compagnes avec un langage percé d'issues.

A tous ces instruments il faut ajouter le plus insaisissable, mais le plus remarquable sans doute : la correspondance. Sur cette amitié intellectuelle, à travers le pays, elle tisse un réseau spontanément et intelligemment innervé, où le travail est mis en commun. Le tact dirige ses échanges, le discernement des esprits et la divination des cœurs.

En toute cette organisation subtile ce qui frappe le plus, c'est l'absence d'organisme. Ni dossiers, ni présidente, ni tout cet échafaudage de comités dont s'encombrent trop souvent les œuvres; non pas, comme l'ont insinué des adversaires, que ces cœurs simples soient animés par je ne sais quel esprit de catacombes et quel souci d'action sournoise, mais par l'effet de la simplicité chrétienne et aussi du sentiment que trop souvent la mise en œuvre masque l'œuvre, suscite les compétitions, détourne du souci primordial des individus, éveille une trop facile politique de réunions et d'ordres du jour, un esprit de recrutement à tout prix, une sensibilité de statisticiens. Les cadres n'en sont pas moins solides, mais ils se forment sans cesse, et dans cette fraternité où le commandement est un service, la confiance est si spontanée, l'affection si surnaturelle, que la discipline s'y moque de la discipline, toute transfigurée qu'elle est par une manière commune de regarder les choses.

IV

Cet accord a une clé qui dans l'harmonie chrétienne lui donne son ton propre. C'est la spiritualité qui circule

dans l'œuvre et marque du même caractère son histoire, ses entreprises, chacune de ses inventions. Nous irons la chercher surtout dans cet *Idéal de Vie*, où en quelques pages est prévue toute une échelle de besoins, et dans les *Examens particuliers* qui en donnent à chaque numéro une résonance nouvelle. Idéal, examens, les deux termes sont complémentaires, ils dénoncent un effort luttant contre des défaillances. Nous n'apportons donc pas ici un reflet de l'œuvre, qui serait trop flatteur à ses yeux, mais l'image qu'elle se propose d'approcher.

C'est ici qu'il faut reprendre notre deuxième symbole : l'amitié. L'amitié, c'est le lien d'intimité substitué au rapport de loyauté, la communion au rassemblement. Sans vouloir jeter le discrédit sur aucune formule, nous pouvons bien dire que l'originalité du groupement des Davidées c'est de n'être pas une association confessionnelle mais une amitié spirituelle. Si l'on veut encore, sa politique n'est pas une politique de l'apparence, mais une politique de la sainteté : je veux dire ce sens de la primauté de l'acte sur le geste, et cette vocation du *jusqu'au bout*, dans l'audace comme dans la sagesse.

Le dépouillement que chacune poursuit dans sa vie intérieure est la loi de l'œuvre comme telle. On connaît le danger qui menace tout groupement d'hommes : le groupe engendre une caste qui distille je ne sais quel orgueil collectif avec ses sous-produits, l'ambition de groupe, la susceptibilité de groupe, le conformisme de groupe; l'intérêt du groupe de moyen devient fin, les énergies s'épuisent à lui maintenir un visage composé, une allure brillante, un public nombreux; chacun s'approprie sa mission comme une cause personnelle, et tire plus de vanité du titre qu'elle lui confère que des devoirs qu'elle lui impose. L'œuvre des Davidées fait tout pour éviter cette mort. A chacune on demande d'être fière de son nom en tant qu'il unit, de l'oublier en tant qu'il divise. Selon l'exigence divine, de n'avoir rien en propre, pas même *son* œuvre, de se détacher d'elle, et, même pour la promouvoir, de la porter comme un témoignage anonyme.

Cet effacement collectif du sens propre est commandé par la conviction que tout ce qu'on peine hors du plan divin est peine perdue. Malgré leur ferveur, ces jeunes filles savent qu'il ne faut pas entreprendre sur la Providance, car on le fait par impatience ou par ambition. Un faisceau d'habitudes communes dirige leur progrès : ne pas engager une œuvre, une démarche avant de s'être offert par l'humiliation aux inspirations et d'être sûr qu'elle est une volonté de Dieu en nous; veiller sur son intention et toujours la ramener à Dieu sans contention; apprendre le sens de la durée, qu'un an, deux ans ne sont rien dans une vie, et que Dieu n'est pas avec ceux qui se pressent; ne pas croire que l'on décrète l'histoire par des mesures extérieures, mais se mettre aux écoutes des besoins qui nous entourent et ne leur donner une forme que quand ils l'appellent et peuvent la soutenir; redouter les œuvres trop rapides, les succès trop visibles; examiner, pour éprouver son intention, si l'on demande conseil, mieux, si l'on attire le conseil, et si l'on ne craint pas de montrer aux autres que l'on tient compte de leurs conseils. Ainsi peu à peu on arrive, par un exercice de discernement, à penser comme Dieu pense, à vouloir comme Dieu veut. Ce n'est pas une science démontrable, mais un art supérieur, comme le goût, une habileté surnaturelle à lire, dans la lumière présente de Dieu, ses desseins imminents. A ce moment il n'y a plus de raideur. On peut accomplir des choses de rien; on n'est plus dans l'illusion, c'est une langue nouvelle dont on a le parler : la parole la plus spontanée y prend la saveur de Dieu.

L'œuvre disparaissant dans sa mission, tout y est subordonné aux personnes. Elle n'est plus qu'une famille d'âmes dont chacune doit recevoir son plein épanouissement. Le souci des dirigeantes est de les connaître une par une, avec leur don particulier. On veille à ce que ces aspirations variées se développent en liberté selon leurs attraits. Il ne s'agit pas, cela va de soi,

d'encourager ce qui sépare : on prend un grand soin à prévenir les dévotions ou les spiritualités particulières contre les maladresses, les incompréhensions et les injustices dont elles peuvent se rendre coupables. Par ailleurs on cherche à discerner par derrière les goûts les aptitudes, et à ne pas se laisser duper aux désirs. Mais chacune apporte une matière qu'elle ne quittera jamais, même si elle la transfigure : des dons, une éducation, un milieu, un tempérament. Il faut en prendre conscience et l'utiliser. Nous parlions, à propos du métier, d'une mystique de la vocation. Il faut maintenant l'entendre dans son sens le plus large. Les méthodes de l'œuvre sont marquées par une véritable vocation de l'individuel.

Pour y révéler les âmes à elles-mêmes, on ne les replie pas toutefois sur la recherche de soi ; on connaît la méthode efficace qui est de les amener à s'oublier en d'autres. La meilleure manière de faire du bien, c'est de le faire faire. Être détaché. Se rendre inutile, même et surtout lorsqu'on sert. Les premières Davidées ont trouvé, suscité, formé de jeunes aides qui à leur tour, portant la tradition vivante, animent des centres d'apostolat. L'autorité s'accroît, pense-t-on parmi elles, à mesure de l'initiative qu'on donne aux subordonnés, et de cette confiance qu'on éveille en eux lorsqu'on sait leur demander exactement ce qu'ils peuvent donner à leur tour. Dans la générosité ils se conquièrent. Sinon des cœurs jeunes surtout, qui se sentent entourés, aimés, s'habituent vite à un certain égoïsme inconscient. Trop gâtés, ils pourraient décevoir beaucoup, s'ils ne comprenaient que jouir de l'amitié c'est surtout la donner.

C'est à l'école des individus que l'on apprend, en même temps que les miracles de la grâce, la mesure humaine qui les contient ordinairement. Plus que l'art ou les mathématiques l'école des hommes inculque le sentiment du convenable. Dans les voies spirituelles, à chaque Davidée, on demande de savoir respecter le temps, les étapes, les limites. La folie de la croix est faite

pour quelques-uns, mais il faut vendre ses biens et quitter sa maison. Ces jeunes filles, elles, sont engagées dans une aventure terrestre : l'école. Le caractère d'institutrice est leur premier caractère après celui de chrétiennes (1). Tout doit s'y ordonner.

Et d'abord leur travail, pénible, exige une bonne santé. On leur fait sur ce point des recommandations expresses. La mortification corporelle demande une vie sans fatigues et peut entraver le bon exercice du métier. On la leur déconseille, car ce serait tenter Dieu que de l'ajouter à la peine professionnelle (2). Une Davidée se mortifie « surtout par l'accomplissement parfait de ses devoirs, et la surveillance de ses pensées, de ses intentions (3) ». Dans l'enthousiasme qui suit une méditation ou une retraite les cœurs s'attachent facilement à de grands mots : souffrance, sacrifice. C'est alors surtout qu'on leur enseigne la défiance de soi, et de ne pas grossir de leur enthousiasme le plus petit acte de détachement. Il faut souffrir, leur dit-on, mais il faut aussi ne pas se résigner à la souffrance, qu'on peut diminuer, et surtout ne pas la savourer : « Qu'est-ce qui coûte le plus, sinon de se mettre à la porte de soi-même? (4) » Il est plus difficile de combattre la susceptibilité, l'impatience, de maîtriser les mouvements de sa sensibilité, d'aimer les jours quotidiens, d'être parfaitement sincère, de se façonner une intelligence, que de céder à un mouvement de générosité. La mortification, sans nuire au corps, ne manque pas d'exercice.

Cette ascétique plantée dans le réel travaille avant tout au développement des vertus communes et professionnelles. La piété du groupe est guidée par la même sagesse mesurée. Rien n'est imposé, même aux meilleures. Chacune règle sa vie comme elle l'entend pour échapper au caprice, en choisissant, parmi les moyens indiqués à

(1) *Idéal de vie.*
(2) *Buvez, mangez, dormez et faisons feu qui dure*, novembre 1929. — *La mortification*, déc. 1929.
(3) *Idéal de vie.*
(4) *Art. cit.*, nov. 1929, p. 70.

tous par la tradition, les voies et les étapes. En tout il leur est recommandé d'atteindre à la simplicité qui ne se fait remarquer pas plus par la contention que par la dissipation : « Pour toi, quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage, afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père qui est présent dans le secret; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra (1). » Que leur foi, commentent leurs directions, soit « affirmée et vécue sans ostentation ni provocation comme sans respect humain », qu'elle se mesure « aux circonstances et aux conditions créées par le milieu » (2); ce n'est pas seulement une question de prudence, au plus beau sens du mot, c'est-à-dire de sagesse, mais l'affirmation spontanée d'un esprit où s'accordent la discrétion, le sens du ridicule, l'aisance spirituelle et la simplicité du cœur.

« Ne rien exagérer », lit-on souvent dans les *Examens*. Apprendre une certaine délicatesse du jugement dans la recherche de la sincérité, dans la poursuite de toute fausse éloquence intérieure, dans la volonté, si moderne et si chrétienne à la fois de n'être pas dupe avec soi-même. Puis appliquer cette mesure à autrui. Savoir que peu de gens veillent sur leurs paroles, qu'ils laissent dire l'impression du moment, qu'il ne faut donc jamais prendre les choses à la lettre, mais laisser tomber, oublier. Juger les hommes sur ce qu'ils sont, par des nuances, non sur ce qu'ils disent, et les aider à voir en eux au lieu de se fermer à eux. Il en résulte dans l'ensemble du groupe une grande charité intellectuelle : « Je crois qu'il y a peu de malice, me disait-on un jour. Plus je vis, plus j'ai confiance dans les hommes. Il faut toujours croire que les gens sont meilleurs que leurs actes, meilleurs que leurs paroles. Charité, oui, mais au fond la charité est toujours ce qu'il y a de plus près de la vérité. »

C'est donc un vaste humanisme qui les guide parmi les hommes, celui que peut seul inspirer et guider l'hu-

(1) Mt,. VI, 17-18.
(2) *Idéal de vie.*

manité du Christ. Leurs adversaires eux-mêmes, qui s'attendent à trouver des sectaires, sont tout surpris de ne rencontrer que des personnes ouvertes et joyeuses. Elles ne se font pas seulement un devoir d'aimer d'une affection fraternelle les amies qui partagent leur foi ou la vie de leur groupe. « Large d'esprit, une Davidée s'accoutume à compter avec des vues qui diffèrent des siennes et ne s'érige pas en juge (1). » Elle apprend en classe à aimer d'un amour de prédilection l'élève rebelle ou mal doué. Comme le Christ, elle aspire à l'intelligence et à l'amour de tout « l'étranger » (2). Elle mortifie son esprit en s'habituant à goûter, à préférer même des vues différentes des siennes dans les domaines qui restent libres (3). Relevons au hasard ces belles lignes de l'une d'elles, au seuil de l'âge où la solitude se creuse dans une vie : « Mon Dieu, préservez-moi d'apprendre à me scandaliser, préservez-moi de me figer sous prétexte de fidélité, préservez-moi surtout de passer à côté des jeunes sans les comprendre, parce que différentes un peu de moi et de ma génération; que je sache voir, plus haut que les accidents, de temps, de mode, de procédé, leur cœur qui bat pour un idéal tout semblable au mien et que votre nom résume (4). »

Difficile équilibre, que de ne pas prendre prétexte de l'effort de sanctification intérieure pour se séparer de ceux qui ne suivent pas. De loin, mais dans leur ligne, les Davidées essayent de s'intéresser à toute chose et à toute âme. Elles gardent le contact avec leurs Écoles. Elles savent parler avec autant de naturel à leurs collègues incroyantes qu'à leurs amies; elles se font des amitiés dans leurs rangs, car elles y rencontrent parfois combien de noblesse, et n'oublient pas que des incroyantes ont donné au groupe ses plus belles unités; mais soucieuses des âmes plus que de l'œuvre, elles les aiment

(1) *Idéal de vie.*
(2) *L'étranger*, mai 1930.
(3) *La mortification*, déc. 1929.
(4) *Vieilles filles, mes sœurs*, id.

pour elles-mêmes, comme doit les aimer Dieu, et non comme des recrues possibles. Elles ont d'ailleurs appris, entre elles, à causer de tout sujet et à trouver intérêt, dans la mesure de leur temps, à toute occupation de loisir. « Rien n'est froid comme le dédain, et propre comme lui à détourner les âmes (1). » Aussi ne se trouvent-elles point désemparées dans le commerce du monde, et le charme en elles de la présence de Dieu ajoute un appoint à cet apostolat aux frontières qu'est leur activité profane.

Le problème de l'étranger se pose de manière singulièrement cruelle pour quelques-unes d'entre elles, qui sont venues seules à la foi, et vivent spirituellement isolées dans une famille indifférente ou hostile. Le bulletin a soulevé leur cas avec infiniment de délicatesse (2). Une mère aime sa fille, elle sent qu'elle a perdu la première place et la direction, « que les silences n'unissent plus leurs âmes »; elle en souffre : que faire? Ne pas renoncer à Dieu, répond le bulletin, car peu à peu les parents comprendront que l'amour de Dieu amplifie l'amour filial. Ne pas donner l'impression que sa vie est fermée, mais en raconter tout ce que l'on en peut dire, pour nourrir les sollicitudes. Porter intérêt à tout ce qui touche ceux qu'elle veut apaiser, ne pas se mettre hors cadre de la vie familiale, mais s'oublier, concéder, être joyeuse et affectueuse. « Dieu premier servi, toujours, malgré tout, malgré tous, mais le moi et les joies purement personnelles sacrifiées gaiement à une joie des parents. » Être ferme mais douce quand la discussion se présente, mais l'éviter systématiquement, en s'assurant que les paroles séparent quand les langues sont différentes et que l'exemple muet est une prédication autrement efficace.

* * *

Il resterait à ajouter quelques dernières couleurs au tableau en marquant, sur les contours de cette spiritua-

(1) *Ma famille et moi*, nov. 1929.
(2) *Dieu premier servi.* — *Ma famille et moi*, nov. 1929.

lité, les reflets qui la rendent sensible au dehors. Il faudrait nourrir cette évocation de la richesse multiple des expériences individuelles qui lui donneraient la résonance du réel. Des ombres apparaîtraient, sans doute, car c'est le propre d'un idéal de n'être jamais touché tout à fait : *Noli me tangere*; mais avec elles nous approcherions des cœurs humains. Nous verrions des campagnes, où l'esprit est plus calme, le recueillement plus facile, la présence de Dieu plus sensible. Nous verrions des classes qui nous feraient penser à des contes alsaciens, des sorties d'école, des promenades dans les champs. Mais comme ces reflets qui dans une pièce obscure semblent porter un amour dont l'ombre est insoucieuse, nous verrions aussi ce que le village ne raconte pas à l'étranger, ce qu'il ne s'avoue pas toujours à lui-même, ce que parfois il ignore : une âme simple qui a rassemblé sur elle un peu de lumière, et qui l'offre à la nuit. En se levant, elle a chassé les découragements du soir, « elle s'est établie dans la joie » (1). Elle entretient sa joie au long de la journée comme on poursuit une chanson; la joie est devenue pour elle un climat, un rythme de vie, et transparaît même de la tristesse et de l'irritation. Elle l'a purifiée jusqu'à ce dernier souci de la défendre contre l'injustice : aux attaques elle répond par la charité, la prière, le sourire (2). On lui a enseigné d'ailleurs à ne pas aimer se défendre, car la polémique ne change rien aux choses, et puis dans ces ripostes toujours la charité s'use, on « exagère ». Aussi pensons-nous être ici non pas leur avocat, mais le secrétaire fidèle de leurs gestes et de leurs intentions.

Cette courte étude espère définir de quelle nature est « l'étendue des ravages » redoutés par M. Marceau Pivert, et combien il voyait justement quand il écrivait : « Je

(1) *Idéal de vie.* Voir aussi un récent et très bel article sur la *Joie*, nov. 1930.
(1) *Éclaircissements*, oct. 1930, p. 603.

tiens à souligner que c'est le « *potentiel* » *d'influence* plus encore que la valeur absolue de ces effectifs qu'il convient d'examiner. » Pour qui l'a fréquentée quelque peu, l'impression dominante qu'il rapporte de cette œuvre est en effet d'un maximum de *rendement* avec un minimum de moyens. En apparence le précepte américain : *the just man in the just place*, et pourtant toute différente tactique, puisque ce qui guide ce rendement, ce n'est pas un chiffre d'intérêt pour l'effort placé, mais l'amour de la matière même du temps et des âmes.

Dans les récits de conversion publiés par les premières Davidées, il est remarquable que la foi complète a été retrouvée par les méthodes qui l'avaient fait dégénérer. On vantait devant elles la loyauté, la sincérité envers soi-même, l'esprit critique, les vertus laïques, l'amour de la vérité préférée à toutes les consolations, et ces pauvres élèves qui n'avaient qu'une foi d'enfant la sentirent vaciller, pâlir, s'éteindre. Mais revenues dans leur poste, elles se résolurent à faire cette enquête raisonnable qu'à l'École Normale on leur avait proposée comme un devoir humain essentiel. Elles recherchèrent la vérité avec sincérité, avec critique, et retrouvèrent la foi obscurcie, mais une foi dès lors sûre, armée, solide, un « hommage raisonnable », capable de conquérir les esprits et les consciences d'aujourd'hui.

N'a-t-on pas là comme en raccourci l'image rapide et prophétique, l'histoire future de notre monde moderne lui-même ? Dieu fait servir à ses fins les instruments que les hommes machinaient contre lui. De la laïcité sortira peut-être une élite de chrétiens plus éclairés, plus conscients de la vérité parce qu'ils l'auront trouvée non dans la coutume, ni dans l'élan du cœur, ni dans les bénéfices qu'elle donne à la société, mais dans l'étude de ses titres.

François Chauvières.

Enregistrements de musique grégorienne

« *Quae vero superiora sunt, nisi illa in quibus summa, inconcussa, incommutabilis, aeterna manet aequalitas?* »

« Quelles sont les choses supérieures, sinon celles où réside une souveraine, stable, immuable, éternelle égalité? » (S. Augustin, *De Musica*, l. VI, ch. XI.)

Les directeurs de *scholae* avaient besoin d'appuyer leurs leçons théoriques de ces exemples vivants qui sont d'un autre pouvoir.

L'abbaye de Solesmes, la grande maîtresse à chanter de l'Église, avait besoin de dire au monde sa grande et suave joie de la drachme retrouvée.

La Compagnie Française du Gramophone, « La Voix de son Maître », vient excellemment servir l'une et les autres et du même coup, tout en répandant largement sur notre lourde terre le charme unique et irrésistible de l'humble et douce prière de l'Épouse, il donne à la culture musicale un instrument de formation que l'on devrait dès maintenant considérer comme indispensable.

Le temps est bien passé où le phonographe n'était guère qu'un déclamateur de cabaret dont les ambitions artistiques n'allaient pas au delà des monologues de Polin ou de la cavatine de Faust. Si de nos jours encore on lui demande surtout, hélas! de répéter des jazz et des concerts d'accordéons, toutefois la perfection atteinte par les

appareils et la technique des enregistrements permet d'en attendre des joies esthétiques d'une qualité fort relevée.

De fait, tous les chefs-d'œuvre, et les plus délicats de la musique vocale, instrumentale ou symphonique, lui ont été confiés sans que les musiciens s'en effarouchent. Nous en sommes à ce stade de civilisation où les « honnêtes gens », de plus en plus, jugent nécessaire d'avoir dans leur bibliothèque, à côté des ouvrages de littérature et des albums des grands Maîtres, une discothèque dont l'importance va croissant. Le cycle culturel du disque, dira-t-on dans quelques millénaires. Ainsi le phono, qui a grandi avec le cinéma et la T.S.F., est devenu dès maintenant une puissance spirituelle supérieure aux deux autres.

Il fallait donc bien que l'Église, qui utilise pour ses fins, depuis longtemps déjà, les deux autres, se fît du disque aussi un serviteur habile et bienfaisant. « Misit ancillas suas vocare ad arcem (1) », eût dit saint Thomas d'Aquin. Cela explique l'audace de Dom Gajard.

Cela faisait peut-être de cette audace un devoir à son zèle d'artiste et à sa piété d'enfant privilégié de l'Église.

On pouvait hésiter, et de fait on hésita. La prière de l'Église allait subir des promiscuités honteuses ; elle serait ridiculisée par les nasillements, les chevrotements du micro; les habiles comme les rustres mépriseraient cette étrange musique, tandis que le chrétien moyen, trop mal éduqué encore, ne ferait à son sujet, parmi ceux devant qui tourne le disque, que de ces réflexions vagues d'une admiration de commande qui sont aux belles choses les moins pardonnables offenses et pratiquement préféreraient peut-être entendre les *Dragons de Villars*, au scandale de l'honnête incroyant frustré dans sa sympathie d'une lumière et d'une illusion.

(1) Prov., IX, 3. (Cf. I^a, q. 1, art. 5.)

Aucune de ces objections ne tient devant le fait accompli. Naturellement, on ne pouvait attendre d'un enregistrement sur disques la perfection même de l'exécution, mais la réussite de Gramophone est plus qu'honorable : toutes les nuances subtiles du chant de Solesmes, et jusqu'aux résonances profondes de la voûte sont reproduites. Quant à la qualité musicale de ces disques, elle n'a rien à envier à ce qu'on pourrait lui opposer. Nos simples et tranquilles monodies grégoriennes font excellente figure parmi les plus glorieuses compagnies; on peut les entendre encore, et elles forcent l'intérêt, après les prodigieuses complications polyphoniques et orchestrales des chefs-d'œuvre symphoniques contemporains, comme après les délicieuses et géniales exubérances de Mozart. C'est de la musique, et de la meilleure; de la musique objective, celle que l'on aime de nos jours; de nos jours où les grands logiciens et déclamateurs n'ont plus la vogue. Impossible qu'un vrai musicien aujourd'hui ne soit séduit par cet art si délicat, si discret, si nuancé, si expressif et quasi fait de rien. Ce que le Beethoven de la Neuvième, Wagner et plus parfaitement Debussy avaient essayé de réaliser au prix d'une technique de plus en plus savante et d'une étonnante virtuosité, à savoir la notation musicale attentive, souple et minutieusement sincère de nos inexprimables sentiments, on en trouve là, dans ces toutes simples cantilènes chantées à l'unisson et sans accompagnement, mieux qu'une première ébauche : une réussite troublante à laquelle on n'ose plus toucher. Le chant grégorien, né aux premiers siècles du christianisme, on ne sait au juste ni où, ni quand, ni comment, réponse comme spontanée et anonyme à un besoin universel des chrétientés grandissantes, se mit au service de la prière inspirée de l'Église, non pour la confisquer à son profit (comme l'ont fait depuis bien d'autres musiques), mais pour lui faire dire tout ce qu'elle recèle; pour en exprimer avec un respect et une tendresse incomparables ces richesses inconnues et ces

nuances subtiles de sentiments supra-terrestres éveillés par elle en des cœurs d'élus où l'Esprit-Saint diffusait longuement la charité du Christ. Toute liberté et toute adoration; familiarité divine et humilité craintive; élans passionnés d'exaltation ou de repentir et dignité sereine et imperturbable du Dieu par adoption sûr toujours de son Père qui est dans les cieux. Comment cela est-ce fait?

L'artiste, guidé par la remarquable petite brochure (donnée par Gramophone avec les disques) où Dom Gajard présente avec une concision lumineuse le chant grégorien et les échantillons qu'il nous en offre, étudiera de près les arcanes de ce rythme si souple, si insaisissable et pourtant si net dans l'exécution de Solesmes; de cette variété subtile d'expression due au jeu des modalités antiques, la légèreté fluide des chants les plus graves obtenue par l'exécution impeccable des différents neumes ordonnés avec précision et équilibre et se succédant dans la tranquille égalité de leurs notes.

Saisit-on mal la différence dans l'exécution entre l'articulation rythmique et la note accentuée, que l'on écoute, par exemple, le texte sous les yeux, le *Salve Regina* simple; la musique à « temps forts » ne paraît plus alors qu'un découpage arbitraire et violent du réel à réserver pour des fonctions utilitaires. Veut-on essayer de détailler les richesses expressives des tonalités grégoriennes, Dom Gajard a groupé les motets de manière à vous en fournir une démonstration très suggestive. Dans la musique classique à deux modes on s'applique à reconnaître, depuis Rameau surtout, à chaque ton un caractère propre, mais qu'il ne peut tenir que de la place de ses intervalles dans l'échelle des sons. Cela existe. Quelle pastorale qui ne soit en *fa*? Quelle idylle naïve qui ne soit en *ut*? Beethoven disait de Gœthe qu'il était toujours en *ré* majeur et cela, pour les musiciens, a un sens précis.

Le caractère des différents modes grégoriens, conditionné, lui, par la place respective des intervalles à l'intérieur du mode même, s'impose bien davantage et

donne à la « modulation » l'apparence plus complète d'un passage à autre chose, et aux successions modales une variété, si l'on peut dire, plus foncière, quoique souvent plus difficile à saisir, la modulation ne faisant plus ici, comme dans la musique diatonique, brutalement son entrée par l'altération d'une note de la gamme. Il faudrait citer tous les disques, car ils sont à ce point de vue fort bien choisis.

Voyez au moins le premier de la série (n° W 1115). Cet admirable *Kyrie* de la messe de Pâques s'élevant par des modulations successives de la grave invocation au Père, à la supplication plus attendrie au Fils et à l'élan confiant en l'Esprit-Saint. Et son *Gloria*, modulant presque à chacune de ses petites phrases et donnant ainsi à cette exaltation de la Trinité Sainte l'aspect d'un sublime enfantillage : la familiarité de la charité déjà moins subjuguée et adorante que réjouie de mille manières par la grande gloire de l'ami divin. — Voyez comme dans l'antienne « *Montes Gelboe* » l'influence de la modalité dominante maintient dans une nuance de douceur malgré tout sereine la douleur si pathétique de David; comme dans l'étonnant petit offertoire : « *Custodi me* », le jeu du 1er et du 5e ton avec triomphe final du 1er, rétablissant doucement une paix singulièrement émouvante, sait nous donner « sans phrases », mieux que ne le feraient de longs sermons, une intuition vraie de l'âme agonisante du Christ, etc., etc...

Un musicien qui n'aurait pas sous la main ces disques serait désormais, au simple point de vue de son art, impardonnable. Debussy n'a pas livré son secret, et ses disciples sont réduits à faire résolument autre chose ou des sottises. Le grégorien, tel que Gramophone le présente maintenant à tous, ne laisse rien ignorer de ce qui constitue son charme. Il peut fortement contribuer à ramener vers l'introspection un art qu'ont séduit peut-être un peu trop le pittoresque et les effets faciles sans obligation ni sanction de l'orchestration moderne. La

dignité incomparable de la musique c'est de savoir nous dire en accents que nous puissions saisir cette âme profonde et douloureusement incommunicable que la peinture et même la poésie ne font qu'approcher. Les musiciens modernes le comprennent de mieux en mieux. Leur grand chef de file, Strawinsky, qui nous a donné des chefs-d'œuvre si extraordinairement touffus et grouillants, vient d'écrire sa *Symphonie de Psaumes*, avec un orchestre très appauvri, « *à la gloire de Dieu* », qu'il cherche de plus en plus à l'intime de l'âme. Le grégorien — certes aussi différent que possible de l'art de Strawinsky — reste « à la page » et dira son mot dans l'effort de simplification et d'intériorisation de la musique contemporaine.

Et ce mot, si indissolublement uni à la Parole qui pénètre jusqu'à la division des moelles et ne descend pas pour rien sur la terre, y opérera par ce biais, — qui nous défend de l'espérer ? — ici ou là, son œuvre de salut.

Quant au simple fidèle, quelle joie de pouvoir savourer à loisir les accents par lesquels l'Église exprime à son Dieu l'âme de son âme à lui. Les savourer avec intelligence, s'en laisser émouvoir et intimement transformer! Après ce que l'on entend à la paroisse, voire même à la chapelle du couvent, quels nouveaux cieux et quelle nouvelle terre! Dieu a bien encore ici-bas qui le loue; les délices inaccessibles du Ciel y ont leur parvis! et pour nous, égarés dans le tumulte, quelle consolation! pour nous, faibles, dont les harmonies intérieures ont tant besoin d'être défendues toujours et ranimées par une police extérieure appropriée parcourant le terrain des crimes et du tapage : nos sens et notre imagination, quel secours!

Pour ceux enfin qui ont assumé la charge si belle — et si galvaudée — de chanter au nom du peuple ce chant qui porte à Dieu sa prière, qu'ils acceptent ces admirables leçons particulières que le disque vient leur offrir à toute heure du jour. Tous les détails d'interprétation,

que les traités techniques décrivent d'une manière toujours insuffisante et que tant de *scholae* ou d'exécutants de second ordre réalisent souvent avec plus de prétention intransigeante que de bonheur, apparaissent, à l'audition des disques de Solesmes, avec une netteté qui ne laisse rien à désirer, avec une grâce, une humanité qui nous soulagent, comme la vérité. Que tout n'y soit pas absolument indiscutable; que « l'accent au levé » soit, ici ou là, un peu trop pizzicato, que certaines antithèses soient un peu artificielles, certains effets de force un peu énervés, que la suavité s'y exprime mieux que la grandeur; mon Dieu, quand on le veut obstinément, on trouve toujours à n'importe quoi quelque chose à redire! Mais pour calmer ces esprits inquiets voici une comparaison qui s'offre :

La Compagnie *Polydor* a édité, à son tour, peu après Gramophone, une série de disques grégoriens qui représentent une autre école, celle de Dom Romuald Peffer. Presque tout y est différent : le choix des morceaux correspond à ce qui est plus populaire plutôt qu'à ce qui est plus grégorien; leur exécution est confiée non plus à un chœur de moines, mais au Conservatoire de Dortmund, ou aux enfants de Paderborn, à un soliste parfois, qui chantent — sauf les enfants — non sous les grandes voûtes d'une église, mais dans un studio, et avec accompagnement d'orgue le plus souvent (1). La prononciation elle-même est différente, car ce sont des Allemands qui chantent. La technique est tout autre : plus d'accent au levé, mais un rythme assez insaisissable, raide et lourd; plus d'égalité des notes, mais des précipités deci de-là qui, sans doute, essayent de suivre le rythme oratoire; plus de ces ralentis souples à l'intérieur des phrases ou des neumes, qui rendent si gracieux, si expressif, si varié dans sa discrétion, le chant de Solesmes, mais des finales traînantes semblant solliciter de l'orgue ces bon-

(1) Il faut noter que la musique d'orgue, qui d'ordinaire se prête mal à l'enregistrement, est ici bien reproduite.

nes vieilles cadences que l'on croyait tuées depuis Wagner et qui ne naquirent qu'après le grégorien.

Il faut se procurer ces deux séries de disques pour une étude comparative dont les techniciens surtout tireront bon profit. Et même pour le charme de certains d'entre eux. La qualité vraiment supérieure de l'enregistrement Polydor met singulièrement en valeur les voix fraîches et déjà plantureuses des enfants de Paderborn, et quoi qu'on pense de leur méthode, il faut bien les trouver délicieux.

Réjouissons-nous de ce bel effort de vulgarisation du chant grégorien, et du succès énorme qu'il a déjà rencontré auprès du public du Nouveau et de l'Ancien Continent. Et sachons gré à Gramophone et à Polydor de ce service considérable qu'ils rendent à des causes qui nous sont chères entre toutes, celle de la beauté, et de la gloire de Dieu.

Juvisy.

Fr. Mouthiez, O. P.

Pour la lecture spirituelle

ÉCRITURE SAINTE

Les sources les plus pures et les plus fécondes de notre vie intérieure sont dans l'Écriture sainte. En ces brèves chroniques, nous voudrions apprendre à nos lecteurs à mieux connaître nos livres inspirés, pour les aider à mieux « vivre toute parole sortie de la bouche de Dieu ».

Nous ne parlerons pas des seuls ouvrages qui s'adressent directement à la piété. Aux âmes vraiment soucieuses de leur avancement spirituel il faut un contact immédiat avec le texte sacré, ce qui suppose une préparation et une étude. Les manuels bibliques, les introductions spéciales à chaque livre, les ouvrages de synthèse, aussi bien que les commentaires, ont donc ici un titre à notre attention. Nous ne manquerons pas de signaler cependant avec un soin particulier tout ce qui peut servir plus directement à la vie intérieure.

I. Manuels bibliques.

1. **Précis d'introduction à la lecture et à l'étude des saintes Écritures** de M. l'Abbé Cheminant (1).

2. **Manuel d'Études Bibliques** de MM. les Abbés Lusseau et Collomb (2).

Les lecteurs de *La Vie Spirituelle* n'ont pas oublié les

(1) Pierre Cheminant, docteur en théologie, licencié en Écriture sainte, professeur au grand séminaire de Rennes, *Précis d'introduction à la lecture et à l'étude des saintes Écritures*. — Paris, Blot, 1930. — Deux volumes in-8° écu de xxxiii-417 p. et 250 p., avec plusieurs tableaux synchroniques et des reproductions de manuscrits de la Bible.

(2) Abbé Lusseau, docteur ès sciences bibliques, professeur au

intéressants articles dans lesquels, tout en esquissant la méthode qui à son avis devrait être adoptée pour l'enseignement de l'Écriture dans les séminaires, M. l'abbé Pierre Cheminant, professeur au grand séminaire de Rennes, laissait espérer la publication prochaine d'un manuel biblique conçu sur un plan tout nouveau.

Impatiemment attendu, ce manuel vient de paraître en deux élégants volumes soigneusement édités, — bonne impression, divisions clairement indiquées, larges espaces, tableaux schématiques dressés avec soin, — sous le titre modeste : *Précis d'introduction à la lecture et à l'étude des saintes Écritures.*

L'auteur sait par expérience les dangers auxquels est exposé le professeur d'Écriture sainte : attention trop exclusivement attirée par les problèmes critiques; disproportion entre le temps consacré à l'étude des questions d'authenticité, d'historicité, de date, et celui qui est réservé à l'examen des livres saints eux-mêmes; vues partielles, concentrées sur des points d'intérêt secondaire aux dépens des coups d'œil d'ensemble. Il s'est interrogé longtemps sur la meilleure voie à suivre pour donner à ses élèves le goût de l'Écriture. Le *Précis* est le fruit de son expérience et de ses réflexions.

Voici comment l'auteur procède. Un premier tome a pour sujet l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. Non point une histoire quelconque qui ne consisterait qu'en une énumération plus ou moins développée des principaux événements extérieurs, mais une histoire servant de cadre aux livres inspirés. Chaque partie commence par une brève indication des sources sacrées et profanes. Puis vient l'exposé succinct de la période d'histoire à laquelle ces documents se rapportent. Enfin, mais enfin seulement, sont sommairement passées en revue les principales questions d'ordre critique ou littéraire qui se posent en cours de route. S'il y a

grand séminaire de Luçon, et abbé Collomb, licencié ès sciences bibliques, professeur au grand séminaire de Versailles, *Manuel d'Études Bibliques*, rédigé conformément aux directives données par S. S. Pie X aux professeurs d'Écriture sainte. *Lettre apostolique « Quoniam in re biblica »* (27 mars 1906). Tome V (I^re^ partie). *Les Actes des Apôtres et les grandes Épîtres de saint Paul.* — Paris, Téqui, 1930. — 1 vol. in-8° de 614 p. Prix : 30 francs.

lieu, les livres ou parties de livres didactiques et poétiques, comme les *Psaumes*, *Job*, *la Sagesse*, etc., et les écrits prophétiques sont étudiés à la place qui leur revient au point de vue historique. Dans un second tome, qui ne comprend que deux cent cinquante pages, sont rapidement traitées les questions d'introduction générale : *histoire du canon, du texte et des versions, inspiration, herméneutique*, cette dernière partie comprenant l'ensemble des règles concernant la lecture de l'Écriture.

On voit sans peine les avantages de la méthode mise en pratique dans le premier volume. Replacés dans le cadre de l'histoire, les écrits inspirés redeviennent pour le lecteur ce qu'ils sont en réalité, des œuvres toutes vibrantes d'émotion, reflétant les différentes phases de la vie du peupe élu. Les grands hommes d'Israël cessent de se mouvoir sur un plan intemporel, revêtus des habits moyenâgeux dont nous avons l'habitude de les voir affublés. Ils reprennent contact avec les circonstances de lieu et de temps dans lesquelles ils ont été situés. Au lieu du recueil de *membra disjuncta* auquel nous serions tentés de la réduire, la Bible nous apparaît dans son unité et dans son harmonie : l'Ancien Testament, traversé par l'espoir du Messie, conduisant au Nouveau, qui l'achève splendidement.

Tout ainsi est-il parfait ? Ce serait trop beau et pas humain. Certes, lorsque M. Cheminant écrit : « Je ne voudrais pas que mes élèves sortent du séminaire après avoir appris vaille que vaille à défendre un livre qu'ils n'ont pas appris à comprendre et à aimer, dont ils n'ont pas vu la valeur de vie. Le prêtre doit quelquefois défendre la Bible; c'est tous les jours qu'il doit vivre des pages de l'Ancien et du Nouveau Testament, que la sainte Liturgie lui présente merveilleusement entrelacées au Missel et au bréviaire », on ne peut qu'applaudir. Mais je me sens tenté d'ajouter : A une époque, comme la nôtre, où les combats contre la religion se livrent surtout au nom de l'histoire, et où des opuscules de vulgarisation répandent dans tous les milieux la peste des doctrines les plus habilement subversives, il est également à souhaiter que les jeunes clercs ne terminent pas leurs études sans avoir reçu, dans le domaine de l'Écriture, comme d'ailleurs dans celui de la théologie, une sérieuse formation positive. A cette requête, qui sans être peut-être la plus importante

n'est cependant pas la plus négligeable, je crains fort que le *Précis* ne donne pas entière satisfaction. Tout d'abord, parce que l'auteur évite presque systématiquement les discussions critiques approfondies. Ensuite, parce que sa méthode l'oblige, pour ainsi dire, à prendre position sur des questions controversées, sans motifs vraiment déterminants; ce qui risque d'avoir pour effet d'habituer les élèves, suivant un penchant au moindre effort que l'humaine faiblesse favorise, à se mettre facilement à l'aise avec les textes et à ne pas distinguer assez nettement ce qui est prouvé de ce qui ne l'est pas.

Ces inconvénients sont-ils inévitables? Je ne le pense pas. On pourrait y remédier, à tout le moins dans une large mesure, au moyen d'*excursus* assez développés pour permettre de justifier les positions adoptées, et pour fournir aux étudiants les compléments d'information que l'état des sciences bibliques, surtout à propos du Nouveau Testament, nécessite.

M. l'abbé Cheminant répondra sans doute que son intention ayant été de composer un *Précis* destiné à donner simplement une bonne connaissance des deux Testaments, il n'avait pas à se livrer à ces développements. On en convient, et l'on reconnaît au surplus que pour une première initiation à la lecture ou à l'étude de la Bible, clercs et laïques trouveraient difficilement un meilleur guide. Mais, quelle que soit son intention, M. l'abbé Cheminant s'adresse cependant avant tout à des étudiants ecclésiastiques, et il présente son livre à peu près comme un cours d'Écriture sainte. Son point de vue, dès lors, devra s'élargir. Moyennant les compléments suggérés plus haut, l'ouvrage acquerra, sans perdre aucun de ses avantages, de nouveaux mérites qui lui vaudront de prendre place au premier rang des manuels bibliques.

C'est également un ouvrage destiné aux séminaristes que MM. les abbés Lusseau et Collomb, tous deux professeurs d'Écriture sainte, respectivement aux grands séminaires de Luçon et de Versailles, publient sous le titre : *Manuel d'Études Bibliques* (rédigé conformément aux directives données par S. S. Pie X aux professeurs d'Écriture sainte, *Lettre apostolique* « *Quoniam in re biblica* » — 27 mars 1906 —). Pour

le dire tout de suite, cette dernière mention me paraît pour le moins superflue. La lettre apostolique « *Quoniam in re biblica* » contient l'ensemble des règles pontificales, inspirées par l'encyclique « *Providentissimus* », dont tout professeur d'Écriture sainte catholique consciencieux, tient à s'inspirer. Cela va sans dire.

L'ouvrage complet comprendra cinq volumes in-8° d'environ 600 pages chacun. Si les deux auteurs ont jugé bon de donner à leur manuel une telle importance, c'est que, expliquent-ils, « d'une part, l'étendue, l'intérêt et la gravité des problèmes étudiés les y invitaient et que, d'autre part, les élèves des séminaires, devant poursuivre dans le sacerdoce leur formation scripturaire, ont droit d'y être préparés par un ouvrage fondamental ».

En somme, ce que les auteurs ont entrepris de réaliser correspond, comme conception d'ensemble, à l'ancien manuel de Vigouroux-Brassac. On y trouvera une étude suivie de chaque livre sacré, d'après l'ordre de la Bible, introduction et commentaire, avec, en outre, s'il en est besoin, des notes complémentaires sur les points les plus difficiles ou les plus importants. Le texte est accompagné d'illustrations représentant les principaux sites de Terre Sainte et d'Asie-Mineure. Malheureusement, ces gravures, empruntées sans doute à quelque vieux fonds d'imprimerie, donnent une idée bien sombre du lumineux pays de Notre-Seigneur. Elles déparent le volume au lieu de l'orner.

D'après ce que nous permet d'augurer le 1er volume consacré aux *Actes des apôtres* et aux grandes *épîtres paulinien-nes*, l'ouvrage rendra d'incontestables services. Il constituera non seulement un répertoire à peu près complet des questions qui se posent dans le domaine de la Bible, mais un cours complet d'Écriture, comprenant un exposé étendu des principaux problèmes scripturaires et une bonne exégèse du texte sacré.

Le plan adopté ne permettra pas aux auteurs d'insister autant que M. l'abbé Cheminant sur l'unité de la Bible, ni d'indiquer aussi clairement l'enchaînement et le développement des doctrines. Par contre, il sera plus facile à consulter.

II. **Commentaires.**

1. **La demi-heure d'Écriture sainte** (les psaumes) de M. le Chanoine Geslin (1).

2. **L'Apocalypse** (éd. abrégée) du P. Lavergne (2).

Pour inculquer aux fidèles et aux membres du clergé le goût de l'Écriture, c'est par une autre voie encore que procède M. le chanonie Geslin, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Séez, — décidément les professeurs d'Écriture sainte dans les grands séminaires de France sont animés d'un beau souffle d'émulation, — en publiant, sous forme d'opuscules séparés de 64 pages, la collection des commentaires « à base scientifique, à but apostolique », intitulée : *La demi-heure d'Écriture sainte.*

Parmi les volumes déjà parus dans cette collection, relevons ceux qui ont trait à l'évangile selon saint Matthieu, et aux trois épîtres de saint Paul : aux Romains, aux Éphésiens, aux Hébreux. Je voudrais surtout signaler aujourd'hui les derniers venus qui se rapportent aux psaumes.

Suivant l'ordre généralement suivi dans la collection, chaque volume comprend : 1° le texte latin et la traduction française sur l'original; 2° des explications textuelles s'il y a lieu, pour justifier la traduction reçue ou signaler des variantes intéressantes; 3° un tableau schématique coordonnant les idées du texte d'après leur enchaînement logique; 4° le commentaire proprement dit, qui d'habitude n'excède pas quatre pages.

Cette méthode est excellente pour donner, dans un minimum de temps, une notion suffisamment complète de chaque psaume et pour en dégager les grands traits, dont on se souviendra ensuite sans trop de peine pendant la récitation de l'office.

(1) Chanoine Geslin, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Séez (Orne), *La demi-heure d'Écriture sainte* : Les psaumes (*La journée chrétienne — l'année chrétienne — l'Évangile du Cœur de Jésus*). — Séez, Grand Séminaire. — 3 vol. de 128, 320 et 256 p. Prix des 3 vol. : 32 fr.

(2) *L'Apocalypse* (édition abrégée) par le R. P. Lavergne, O. P. (préface par le R. P. Allo, O. P. — Paris, Gabalda, 1930 (études bibliques). — 1 vol. in-16 de 169 p. Prix : 10 francs.

J'avoue que la classification générale en trois séries : *La journée chrétienne, L'année chrétienne, L'Évangile du Cœur de Jésus*, groupant des psaumes empruntés aux différentes sections du psautier, me plaît moins. Sans compter ce que cette division a de forcé, elle présente le désavantage de morceler un livre qui, bien que formé de parties composées à des époques diverses et par différents auteurs, se présente néanmoins dans la Bible et dans le bréviaire, comme constituant une unité. Il est vrai que rien n'empêche de rétablir, au moyen d'une table spéciale, l'ordre du psautier. Mais c'est là un travail supplémentaire et assez déplaisant.

Bien que M. le chanoine Geslin ne s'embarrasse guère de discussions savantes, il ne sera pas exagéré de dire que son commentaire donnera à ceux qui le pratiqueront cette connaissance des psaumes, à la fois intellectuelle et affective, dont la piété liturgique a tant intérêt à se nourrir. A ce titre, prêtres et laïques en retireront certainement un grand profit.

Le R. P. C. Lavergne, O. P., a pris à cœur de mettre à la portée des « honnêtes gens », ne disposant ni des moyens ni des loisirs suffisants pour aborder l'étude des grands ouvrages spécialisés sur l'Écriture, ce que la piété peut utilement attendre de ces derniers.

Nous lui devions déjà l'adaptation française de la synopse grecque du P. Lagrange, l'un des cinq ou six ouvrages de vulgarisation qui ont le plus contribué, ces derniers temps, à faire connaître l'Évangile et les évangiles.

Son attention, cette fois, s'est portée sur l'*Apocalypse*. Il a pensé que ce livre, entre tous mystérieux, scellé de sept sceaux mais contenant de fait une si haute et si belle doctrine sur les tribulations et sur les triomphes de l'Église, répondait opportunément aux besoins des temps où nous vivons. Afin de la rendre accessible au moins initiés, il nous offre, sous une forme très abrégée, la substance du commentaire magistral du R. P. Allo, paru dans les *Études Bibliques*, en 1921. Les explications qui accompagnent le texte, verset par verset, sont précédées de vingt pages d'introduction : petit chef-d'œuvre de finesse et de précision.

En rendant hommage à la parfaite correction de l'abrégé du P. Lavergne, le R. P. Allo fait remarquer que ses propres arguments y sont fidèlement reproduits. « En vous lisant,

écrit-il, les esprits capables de méditation personnelle se rendront mieux compte que l'Apocalypse est le manifeste le plus divin de la constance et de l'espérance, qui prémunit à la fois contre l'illuminisme et le découragement, car il nous enseigne au nom de Dieu que, si la victoire finale de l'Église est assurée, il dépend de chaque croyant, à toute époque et en tout pays, de devenir le *Vainqueur qui aura sa place dans la Jérusalem céleste*... Je souhaite que votre écrit se répande largement. »

III. Ouvrages de synthèse.

1. **Jésus Christ** (éd. abrégée) du P. de Grandmaison (1).
2. **Jésus Messie** du P. Pinard de la Boullaye (2).
3. **L'Évangile règle de vie** de M. A. Letouzey (3).
4. **Jésus et ses apôtres** de M. l'Abbé F. Klein (4).

Si les introductions à l'Écriture et les commentaires sont nécessaires pour acquérir une bonne science de la Bible, l'étude des saints Évangiles exige autre chose encore. Il lui faut des synthèses groupant dans un tout ordonné, soit les principaux traits de la figure du Sauveur, soit les points saillants de son enseignement. A cette fin répond au mieux l'édition abrégée de l'ouvrage monumental du R. P. de Grandmaison : *Jésus Christ*.

De ce dernier ouvrage, nous n'avons plus à faire l'éloge. Paru en 1928, il a rencontré de toute part le plus vif succès. C'est une véritable somme des questions qui se posent à propos de Jésus. A côté de notes détaillées et d'études techni-

(1) L. de Grandmaison, S J , *Jésus-Christ* (édition abrégée). — Paris, Beauchesne, 1930. — 1 vol. in-8° écu, de 708 p. Prix : 48 francs.

(2) H. Pinard de la Boullaye, S. J., *Jésus Messie* (conférences de Notre-Dame de Paris, année 1930). — Paris, éd. *Spes*, 1930. — 1 vol. in-8° de 270 p. Prix : 12 francs.

(3) André Letouzey, *L'Évangile règle de vie* (le sens chrétien formé par l'étude des Textes). — Paris, Desclée, 1930. — 1 vol. in-8°. Prix : 15 francs.

(4) *Jésus et ses apôtres* par l'Abbé Félix Klein, professeur honoraire à l'Institut Catholique de Paris (lettre-préface de S. Ém. le Card. Verdier, archevêque de Paris). — Paris, Bloud, 1931. — 1 vol. grand in-8° de 318 p. Prix : 33 francs.

ques, dont les spécialistes des études scripturaires apprécient la valeur, on y relève de nombreuses pages, aussi pleines de charme que de science, et dont émerge, infiniment attachante, la vraie figure de Notre-Seigneur.

Le R. P. Huby a répondu aux vœux du grand public en éditant à part tout ce qui n'était pas pure érudition. Le présent volume, dans lequel le format et le prix du premier ouvrage sont réduits plus que de moitié, contribuera sûrement à répandre davantage la lumineuse doctrine du savant jésuite, qui eut à un si haut degré la vive et cordiale compréhension des « enfants du siècle ».

Plusieurs chapitres aideront à replacer la personne de Jésus dans le cadre de son temps et de son pays, et à donner ainsi une plus exacte signification de son œuvre. D'autres, consacrés à son *message*, à son *témoignage*, à sa *personne*, fourniront des thèmes inépuisables à la méditation.

De l'ouvrage du R. P. de Grandmaison, on rapprochera volontiers le *Jésus Messie*, édition définitive des conférences prêchées à Notre-Dame de Paris, par le R. P. Pinard de la Boullaye, pendant le carême 1930.

En 1929, le R. P. Pinard de la Boullaye s'était attaché à établir les faits suivants : Jésus est un personnage historique; il s'est dit envoyé et Fils de Dieu; il a été reconnu comme tel par la première génération chrétienne. Restait à étudier la valeur des affirmations du Sauveur touchant sa personne. C'est à cette question que sont consacrées les conférences réunies dans ce volume.

L'auteur commence par retracer, à grands traits, l'image de Jésus, de façon à la représenter sous son vrai jour. Il insiste notamment sur l'autorité du Maître, sa piété et sa bonté. Le Christ réunit en lui l'ensemble des vertus les plus propres à inspirer la confiance.

A ce portrait de Jésus, il oppose ensuite celui des « christs » païens, les prétendus dieux sauveurs du paganisme. Il ne lui est pas difficile de montrer que le Jésus de l'Évangile s'élève au-dessus des autres, à une hauteur hors de pair.

Une troisième conférence nous introduit alors au cœur du problème. Jésus a déclaré qu'il était le Messie. Que penser de cette déclaration ? Est-elle de Jésus lui-même, ou lui a-t-elle été prêtée par ses disciples ? Et si Jésus a prétendu être le Messie, comment apprécier la valeur de son témoi-

gnage ? L'auteur est ainsi amené à passer en revue les théories proposées par l'école eschatologique qui furent aussi celles de la plupart des écrivains modernistes. Il prouve par des arguments que je crois décisifs : 1° que l'opinion suivant laquelle les prétentions de Jésus au titre de Messie seraient uniquement le résultat de la foi des fidèles ne tient pas compte de la cohérence interne de l'Évangile; 2° que nous sommes acculés à choisir entre les deux termes de l'alternative : ou bien Jésus a dit la vérité, et il mérite d'être cru sur parole, ou bien il a été atteint d'aliénation mentale, contre quoi proteste tout ce que nous savons de lui.

Dans les trois dernières conférences, sont examinés ensuite le témoignage des prophéties et celui du miracle de la Résurrection.

Chaque conférence est enrichie de plusieurs pages de notes dans lesquelles les renseignements bibliographiques alternent avec des *excursus* sur les points que le conférencier de Notre-Dame n'avait pu que traiter sommairement. Il devient dès lors facile de compléter l'enseignement des conférences par des lectures personnelles.

Comme le *Jésus-Christ* du R. P. de Grandmaison, *Jésus Messie* est avant tout un livre de sereine apologétique, ou, si l'on préfère éviter ce mot — qu'il vaut mieux en effet ne pas employer —, un livre de recherches scientifiques sur les fondements rationnels de la religion. Mais, comme *Jésus Christ*, il contient plus d'un passage pouvant convenir parfaitement à la lecture spirituelle ou à la méditation. En faisant cette remarque, je songe surtout à la première conférence : *Le Maître que fut Jésus*, que l'on ne se lassera pas de relire.

Deux autres ouvrages de synthèse évangélique, mais d'un tout autre genre : *L'Évangile règle de vie* de M. André Letouzey, et *Jésus et ses apôtres*, de M. l'Abbé Félix Klein.

Le premier de ces livres est un essai de systématisation de la doctrine des évangiles. L'idée inspiratrice de l'auteur est exprimée dans ce passage de la préface :

Si la lecture de l'Évangile ne tient pas dans la vie du chrétien la place importante qu'elle mérite et que l'Église souhaite lui voir occuper, cela pourrait être dû à des difficultés de lecture inhérentes au texte évangélique et que de simples notes ne suffisent pas à aplanir.

Les divines paroles de Jésus s'y présentent tantôt par groupes, et dans un ordre relatif, tantôt isolées, sans contexte, semblables à des perles défilées.

Il est regrettable que, faute d'apercevoir l'enchaînement de ces paroles, beaucoup d'hommes de peu de loisir ne puissent saisir la profonde unité de la doctrine, et embrasser tous les principes, toutes les maximes du livre saint, de ce regard synthétique sans lequel il n'y a point de véritable connaissance.

Ces remarques sont entièrement justes. Elles déterminent le but poursuivi par l'auteur : « par la coordination des textes de l'Évangile, faire ressortir les lignes principales de la doctrine de Jésus, et contribuer à montrer chacune de ses paroles dans la perspective où elle a sa justesse et prend toute sa valeur. »

Le livre se divise en trois parties : *Le Christ Fils de Dieu — La Loi chrétienne — Jésus Rédempteur.* Les sections I et III sont composées de textes narratifs, reproduisant les principaux épisodes de la vie publique et de la Passion du Sauveur. C'est ce qu'il y a de moins original. La IIe partie, au contraire, est un exposé parfaitement ordonné de la doctrine évangélique résumée dans celle du Royaume des Cieux. L'auteur examine successivement les points suivants : 1° la bonne nouvelle du royaume de Dieu; 2° l'affranchissement de l'âme, ou les renoncements nécessaires préalables à la conquête du royaume; 3° la loi fondamentale du royaume, qui est la grande loi de l'amour de Dieu et des hommes; 4° le mystère approfondi du royaume d'après saint Jean, ou la doctrine de vie; 5° l'expansion du royaume ou les devoirs de l'apostolat et de l'action catholique; 6° la responsabilité chrétienne et la nécessité de la vigilance.

Chacun de ces chapitres groupe des textes bien choisis et qui, rapprochés les uns des autres, s'éclairent mutuellement. Les explications qui les accompagnent ont simplement pour but d'en déterminer le sens exact et d'entraîner le lecteur à en faire les applications utiles. L'auteur les a intentionnellement réduites au *minimum*. Il a voulu s'effacer le plus possible pour laisser parler le Maître. Mais si discrètes qu'elles soient, — et sans doute précisément parce qu'elles sont discrètes, — ses interventions sont toujours pertinentes. Elles vont droit au fait, indiquent en quelques mots la pointe des enseignements du Sauveur, et suggèrent les conséquences qui en découlent immédiatement.

Jusqu'à présent, lorsqu'on me demandait un beau livre de méditation sur l'Évangile, je me bornais à renvoyer à Bossuet. Désormais, je ne manquerai pas de signaler en outre le beau livre de M. Letouzey.

Sous le titre *Jésus et ses apôtres*, en fait c'est toute la vie publique de Jésus, depuis la vocation des quatre premiers apôtres jusqu'à l'Ascension, qui nous est décrite, point par point, d'après le cadre des synoptiques — on dirait dans l'espace d'une seule année. Mais le divin Maître est toujours considéré au milieu des Douze. A ceux-ci la meilleure part de ses enseignements et ses soins les plus attentifs.

Ce livre a le charme de toutes les œuvres mûries et écrites avec amour. M. l'Abbé Klein le termine par un « *Nunc dimittis* ». Ayant déjà fourni une longue et noble carrière d'écrivain, il a voulu se donner la douceur de consacrer son beau talent à l'histoire de Jésus. Bien que son livre ne soit surchargé d'aucune note et que l'on n'y lise aucun mot grec, on se rend vite compte que l'auteur est bien informé et qu'il n'avance rien sans connaissance de cause. Mais, sous sa plume élégante, l'érudition devient aimable. Elle s'exprime en larges tableaux colorés, pittoresques, exacts et vivants.

Louvain. F.-M. Braun, O. P.

Marie de la Trinité

« *Lettres de Consummata à une Carmélite* (1) »

Ces lettres, dont nous annoncions une polycopie il y a quelques mois, viennent enfin de paraître en édition ordinaire, par les soins du Carmel d'Avignon, et nous ne pouvons que nous réjouir de la diffusion que va ainsi avoir cette admirable correspondance.

Cette fois, elles sont précédées d'une Préface de la Carmé-

(1) Ouvrage en vente au Carmel d'Avignon, Vaucluse.

lite qui a le mieux connu Consummata, et qui nous la fait mieux connaître et mieux aimer encore. « Données sans commentaire, dans leur intégrité et leur ordre chronologique, ces lettres auront presque le charme d'une autobiographie. » C'est vrai. Mais le commentaire le plus fidèle et le plus pénétrant se trouve précisément dans cette Préface même, qui nous donne la clé de cette grande âme contemplative, de cette sainteté qui ne fut qu' « abandon total à l'action divine », et explique à la perfection tout ce que contenait pour Consummata son nom de « Marie de la Trinité » qu'elle reçut du ciel.

Nous sommes heureux d'apprendre également qu'une Prière pour obtenir la glorification de Marie de la Trinité est approuvée par l'Ordinaire d'Avignon, prière qui dit admirablement ce qu'elle fut devant Dieu : « O Mère, faites connaître et glorifier votre enfant dans la sainte Église, comme exemple d'une âme toute livrée à votre maternelle Direction, et par elle à l'Esprit d'Amour, et « consommée dans l'unité »; afin que, « action de grâce vivante », elle suscite, selon son désir, « des âmes d'action de grâce, *recevant le don de Dieu tout entier, pour le rendre à Lui-même et le donner aux âmes.* »

Il semble en effet qu'elle soit une des âmes privilégiées qui aient le plus permis à l'Amour éternel de Se donner, et que sa mission soit d'en entraîner un grand nombre dans cette voie brûlante et anéantissante où au Don plénier de l'Amour corresponde le don parfait de l'homme. Mission d'une importance que nous ne pouvons pas encore bien mesurer, mais qui va loin, dans un temps où, précisément, trop souvent l'homme se met « à la place de Dieu ».

Les âmes assoiffées de se donner et de glorifier Dieu, « autant qu'Il veut se glorifier », trouveront ici leur modèle, et nous prions pour que l'Église le révèle bientôt à tous ses enfants.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Carolus, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).